

NOUVEAUX CAHIERS POUR LA FOLIE

Maux- fléchés

*Borderline,
c'est une vie de mots
cluchotés aux oreilles
d'ombres terriblement
sensibles.*

*On demande
l'avis du patient,
ou la vie du
patient ?*

*Il était temps
d'un bon repas
et à bientôt.*

Sommaire

Editorial – p. 4
Schizos qui se rencontrent – p. 6
Aphorisme + Changer marmite – p. 10
Serpents féroces – p. 11
L'instant T, naissance d'une œuvre – p.12
Alouette – p. 13
Autisme – p. 15
Tout de même, ce n'est pas un schizophrène – p. 18
Sur la route – p. 19
Borderline – p. 20
Voix multiples voix – p. 22
Die Irre – p. 26
Germinations – p. 30
Vignettes cliniques décollées – p. 32
Transfert et institution – p. 34
HDT – p. 41
Bienvenue en psychiatrie – p. 44
Mails de l'Île de la Réunion – p. 50
Zoiri lyre / Mon corps qui... – p. 51
Expérience, sans traitement – p. 52
De quelle « folie » la finance est-elle le vecteur ? – p. 56
Abonnement – p. 67

Les Nouveaux Cahiers pour la folie ont fonction de passerelle.
Ils font circuler des textes et des images provenant de diverses
personnes impliquées dans les différents bords de la folie.

Ils ne sont l'émanation d'aucune institution.
Ils visent simplement à recueillir dans leur polyphonie des « voix »
qui se rapportent à la folie et qui sont résolues à ne pas se taire.

Directrice de la publication : Patricia Janody
Directrice de rédaction : Sophie Dufau
avec Anne-Lise Caprile
Graphisme : Thomas Gabison
Passeur de ce numéro avec l'île de la Réunion : Frédéric Mauvisseau

Illustrations

Les Gouzou de Jace se rencontrent, sur l'île de la Réunion, à tous les coins de rue.
Ils sont ici photographiés par Gina Mauvisseau – p. 5, 14, 40, 43, 49 et 55

Photo et dessins Ghislain Davy – p. 7, 8, 33 et 37

Dessins réalisés à Saint-Leu, île de la Réunion – p. 10, 45, 46 et 53

Dessin Guillaume Favroult – p. 21

Œuvres de Adolf Wœfli – p. 23 et 24

Photomontages de Nicolas Isautier – p. 28 et 29

Dessins de Lucella Grondin – p. 57, 60 et 63

Edito - *Maux-fléchés*

- Ils sont dangereux ?
- Et comment ! Danger ambulant, danger public !
- Ils nous veulent quoi ?
- Ils veulent nous parler.
- Ben... c'est pas si dangereux.
- Tu plaisantes. Ce qu'il y a de plus dangereux !
- Il n'y a qu'à laisser dire.
- Tu ne connais pas le pouvoir des mots. Extrême gravité, entame irréversible.
- Ils disent quoi ?
- Ils disent... Enfin, le pire n'est pas ce qu'ils disent, mais ce qu'ils entredisent.
- "Entredire" ça n'existe pas.
- Ah ! Ce n'est pas toi qui va m'apprendre le français... je te parle de ce qu'ils font passer entre les mots... Comment s'y prennent-ils ? Ils y mettent des bouts de corps, des lambeaux de peau... est-ce que je sais... peut-être même des fragments d'os ?
- Ça fait mal ?
- Grave ! Après, on n'est plus exactement le même... on ne peut plus croire aux choses comme avant... tu vois, tout cela ce dont on s'assure entre nous.
- Il faut nous défendre alors. Monter des murs, ériger des barricades sur la route de leurs mots.
- Des murs et des barrières, il y en existe déjà en quantité..., ça ne suffit pas.
- Alors des recommandations issues des autorités compétentes, et aussi des lois.
- Il y a des recommandations sévères et des lois implacables... mais ils continuent à déblatérer.
- Ne reste qu'une solution alors... Décréter que ce ne sont pas des mots véritables, mais seulement des maux... Tu saisis la nuance ? Les maux, on peut toujours les faire taire. On les diagnostique, on les étiquette, on les liste et on les fiche. On les canalise en circuit fléché.
- Mmh, faut réfléchir... ils sont malins... capables d'inventer quelque chose à partir des maux-fléchés. Leurs flèches pourraient voler, qui sait ? Plus loin que nous, qui sait ?

PJ.



SCHIZOS QUI SE RENCONTRENT

J'ai envie de vous envoyer un texte où je me moque un peu des schizophrènes (dont je fais partie). J'ai lu parfois, quand des gens râlent sur la mauvaise utilisation du mot schizophrène ou qu'ils s'insurgent contre des jeux pour enfants qui montrent les schizophrènes comme des Dr Jekyll et Mister Hyde, qu'il s'agissait d'un manque d'humour. Je pense qu'on peut rire de la schizophrénie, je le sais pour l'avoir fait de nombreuses fois avec des amis, mais à condition d'en rire pour ce qu'elle est et non en véhiculant des préjugés.

Tous les groupes de gens ont un vocabulaire à eux. Nous aussi. Voici un petit aperçu de vocabulaire schizophrénique.

Alors, nous, ça veut dire les schizophrènes, à la limite les psychotiques, mais les autres, ils ne sont pas compris dedans. Les autres, tous les autres, ce sont les normaux. Il leur manque une jambe, ils sont aveugles, serial killer, en chaise roulante ? On s'en fout, ils ne sont pas psychotiques, alors ils sont normaux.

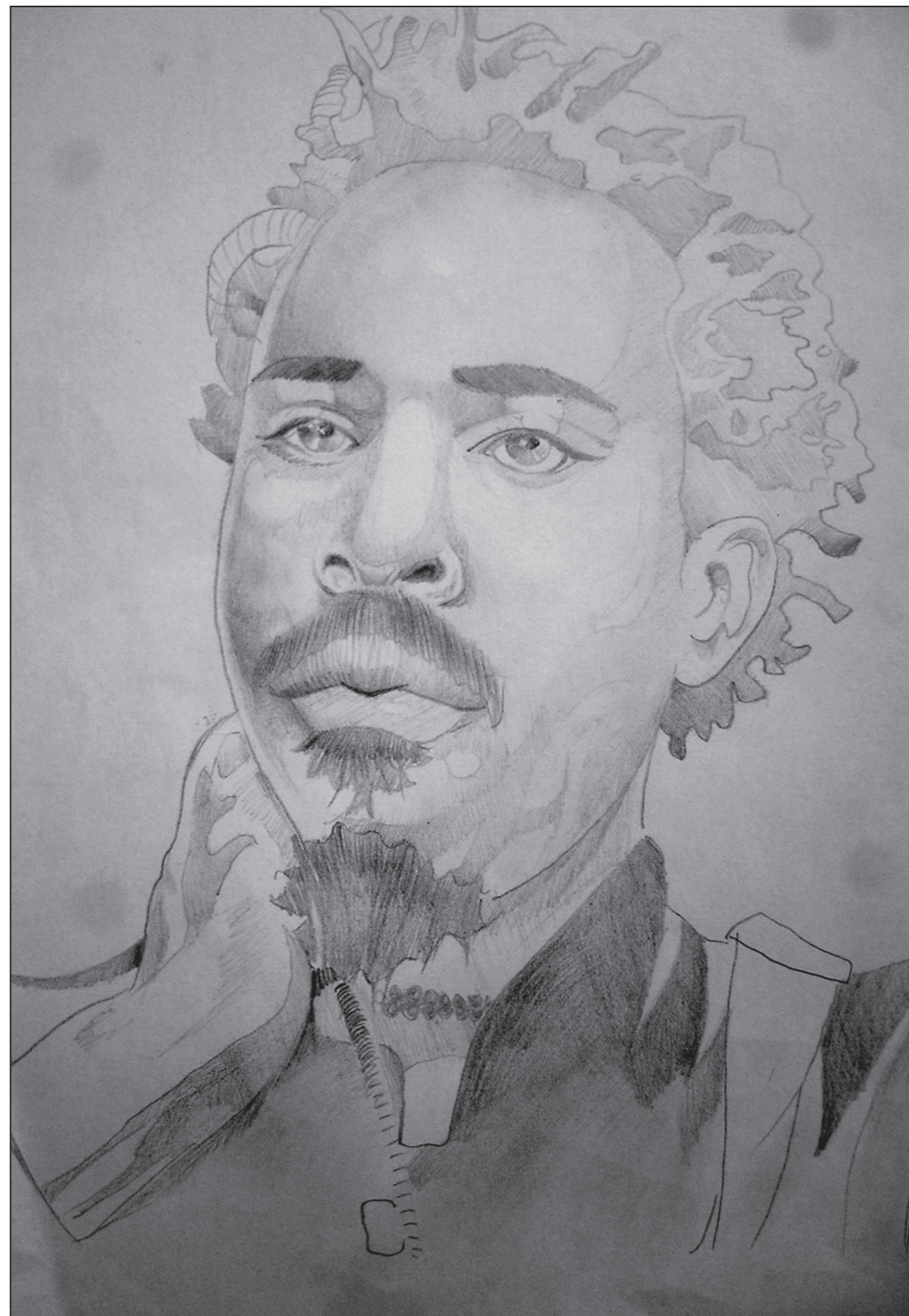
Eux, ce sont les soignants. De préférence les pas gentils, ceux qui ne comprennent rien et nous emmerdent avec des règles à la con, nous enferment entre quatre murs, nous obligent à prendre des médicaments et à faire de la pâte à sel débile. Parce que s'ils sont sympas, compétents, compréhensifs, empathiques et tout ça, ils ont un nom, voire un prénom, et ils ne sont pas "eux". Ils restent dans notre cœur toute notre vie, comme c'est beau, alors qu'ils nous ont oubliés depuis belle lurette, mais vous comprenez, je souffrais tellement et ils ont été si gentils, pas comme les autres si cruels et méchants.

Le top du top du soignant gentil, c'est "mon psy". Le vrai, le bon, celui qui nous a aidés, nous supporte depuis dix ans, dont on pense avec angoisse : « merde, je vais faire quoi quand il va prendre sa retraite dans quoi ?... 25 ans ? » C'est mon psy, ma psy, à moi, oui à moi tout seul, parce que je suis forcément son patient préféré, ou le plus gra-

vement atteint, ou le plus intéressant, ou le plus sympa, le plus quelque chose en tout cas. On dit qu'on va chez le médecin, le dermatologue, la gynécologue, mais on ne va que chez "mon psy". Et Monpsy d'ailleurs, c'est devenu son nom. Monpsy par là, Tonpsy par ci. Il a remplacé Dieu dans notre panthéon.

Et puis il y a les médocs. Une des premières questions que se posent des schizophrènes qui se rencontrent pour la première fois, c'est : « Et toi, tu prends quoi comme médocs ? » Il est évident que la pilule, le truc contre les allergies ou n'importe quoi d'autre ne sont pas inclus dans les "médocs". On s'en fout complètement, on ne parle que des neuroleptiques (toujours citer les neuros en premier, les rois des médocs), les antidépresseurs (AD), les anxiolytiques (anxyo), le lithium (en général, c'est pour les bipolaires, et comme ils ne sont pas des vrais psychotiques, les vrais de vrais, les rois des psychotiques que sont les schizos, c'est moins important, mais un peu quand même parce qu'on n'est pas si sectaire) et les somnifères. Un jour, j'allais chercher mon Nasonex à la pharmacie, un spray contre les allergies, et le pharmacien me dit : « C'est pas facile, hein, de devoir prendre un médicament tout le temps ».

Mais de quoi il parle ? Il a vu sur ma carte SIS que je prenais des neuroleptiques ? Je suis fichée, c'est ça ? Ah, mais non, il parle du Nasonex ! Mais c'est pas un médicament, ça ! C'est même pas un





somnifère ni un anxiolytique, il est drôle ce pharmacien ! Mais c'est peut-être moi qui vais me marquer quand il verra ma prochaine ordonnance, s'il se souvient de son couplet sur le Nasonex, médicament difficile à supporter ! Et dans les médocs, enfin dans les neuroleptiques, cerise sur le gâteau, il y a la dose. 1200 mg de Solian ? Putain, t'es vachement atteint ! Qui va oser parler de ses 3 mg de Risperdal après ça ? On va le soupçonner de ne pas être un vrai schizophrène.

Il y aussi "avant". Avant, ça veut dire deux choses. Il y a avant d'être malade. Avant, quand j'avais la vie devant moi, avant quand j'étais normal, avant ma vie brisée, avant tout était tellement merveilleux, avant si ça avait continué j'aurais fait tellement de choses grandioses de ma vie de personne normale et extraordinaire à qui il ne serait jamais rien arrivé de mal, oui avant que tout ce malheur me tombe dessus, et blablabla. Avant, ça sert à se fourrer le doigt dans l'œil. Et l'autre avant, c'est avant aujourd'hui, avant quand j'étais malade, avant quand j'étais folle, alors que maintenant je suis super psychotique, pas normale, faut pas m'injurier, non, schizo qui s'en sort si bien, qui est si maligne et si équilibrée et qui réussit si bien sa vie mais évidemment pas aussi bien que si le premier avant était devenu maintenant, mais avant, le deuxième avant, j'étais folle dingue et je souffrais à mort et maintenant je suis super forte et mieux que normale, c'est tellement nul et banal d'être normal. Important aussi dans cette notion d'avant: t'avais quel âge quand t'es tombé malade ?

— Moi, 17 ans. Ah, ça en jette, hein, qu'est-ce que j'étais jeune, comme c'est triste, quel beau titre de gloire. Et puis la question qui suit : « Donc ça te fait combien d'années de maladie ? » Autre titre de gloire, c'est à qui a le plus d'expérience, le plus beau CV.

Moi, Madame, ça fait presque la moitié de ma vie que je suis malade, tu as vu un peu comme j'en ai de la bouteille ? Comme je la connais vachement mieux que

toi, cette maladie ? Et en plus je suis toujours vivante !

Et puis il y a l'HP. Hôpital psychiatrique pour les novices. Ah ah, l'HP, ça aussi ça compte sur un CV. Tu y es resté combien de temps, toi ? Et tu y es allé combien de fois ? En HL ? En HDT ? Quoi, en HO, ouaahh !! Comment ça tu n'y es resté qu'une nuit ? Mais t'es pas vraiment malade alors, c'est que c'était pas si terrible, parce que moi, j'y suis resté six mois. T'es restée trois ans par terre sans être soignée ? Mais on s'en fiche, c'est à la durée d'HP qu'on juge la gravité de la maladie.

Et puis il y a la sacro-sainte rechute. Qui n'a pas fait de rechute n'est pas un vrai schizo, allez savoir ce n'est peut-être qu'une petite bouffée délirante aiguë qui ne reviendrait pas si le faux schizo arrêtait ses médocs. Parce que nous, nos médocs, on peut pas les arrêter comme ça, sous peine de rechute, oui Monsieur, c'est que c'est très grave comme maladie. Alors toi, t'en as fait combien des rechutes ? Moi, deux. Ah bon, moi j'en fais toutes les semaines. Bon, là, j'avoue, même entre nous, nous les schizos, il y a maldonne sur la rechute, parce que pour moi par exemple, ça veut dire replonger durablement dans la maladie alors que pour d'autres ça veut dire faire une crise d'angoisse de dix minutes.

Voilà, c'est un peu ça les discussions de schizos qui se rencontrent pour la première fois. C'est un peu pathétique, c'est vrai, mais ça fait un bien fou de parler de tout ça comme de la pluie et du beau temps, pour une fois. En tout cas, pour le temps que durent ce genre de conversations, parce que même nous, au bout d'un moment, ça nous emmerde la pluie et le beau temps de la schizophrénie.

APHORISME

La naissance est le contraire de la mort.

La vie n'a pas de contraire.

Par un habitué des hôpitaux de jour (La Réunion)

Changer marmite...

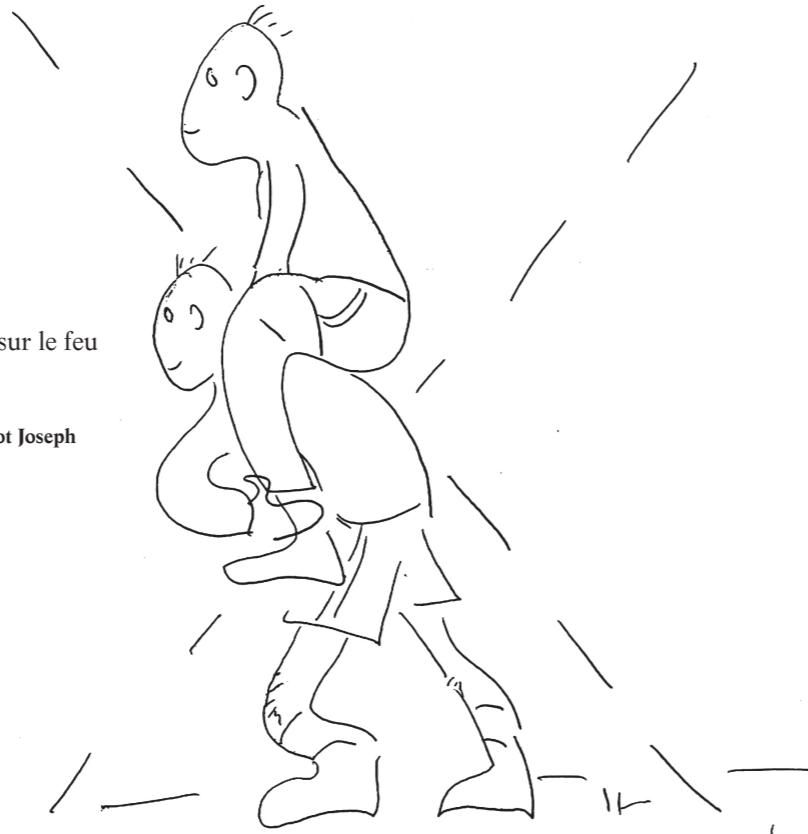
Quand une marmite gram' blule sur le feu

Il ne faut guérir violemment

Il faut changer marmite

On remet nouvelle marmite tout en douceur sur le feu

Blard Jeannot Joseph



Mi inmé pas sa!
Je n'aimes pas sa!
Crescenc

Serpents féroces

Serpents féroces

Animaux atroces

Qui détruisent la vie de douceur

Que pour assouvir leur soif d'horreurs

Méfiez-vous des trop grandes bontés

Elles cachent souvent une grande dangerosité

Attention aux beaux parleurs – enjôleurs

Ce sont ceux qui brisent les cœurs

Endormis vous serez !

Sans le savoir vous serez violés

Ils sèment le malheur dans un monde doux !

Ils amènent le froid, alors qu'existe

la chaleur !

Ils perdurent et se faufilent

Et nous restons esseulés !

Briseurs de mémoires !

Tueurs de corps !

Assassins d'âmes !

Parskin soir mi té fatigué

Profond sommeil ma gagné

Et le serpent la arrivé

Croit pas té in étrangé

Son figure mi voit presque tous les jours

Dans not caze la lé là

Li là profite mon l'état

Pou mette dans noute famille un mauvais climat

Pou l'instant me gagne pas dit

Mais ma fini fé lire

Li lé dans noute famille

Aujourd'hui li brille et li rit

Amin mi gagne pu supporte ça

Et i faut mi trouve courage

Tout ça là, ça fait passe à nous dans l'orage

Mais i faut i arrête le carnage.

Tempête i sa levé

Nous ça été fatigué

Mais i faut la vérité !

Anonyme, 07/07/2011

L'INSTANT « T », NAISSANCE D'UNE ŒUVRE

L'expression écrite fruit de l'effervescence humaine, est une forme d'expression qui permet l'épanouissement et l'enrichissement de l'être pour autant que le cœur et la main de l'auteur sont en "harmonie" et ont à cœur de frapper le lecteur en plein cœur avec le soutien appuyé de sa sagesse et de son expérience, dans le but évident d'apporter une vie meilleure à son lecteur mais, pour ainsi dire, le lecteur qu'il vise est le reste de son espèce, à qui il a un message à faire passer.

Souvent l'auteur pense que son message est d'intérêt et les autres n'ont pas le savoir et/ou la compréhension nécessaires pour y arriver à coup "sûr". Partant de là, l'auteur est-il un illuminé qui sous-estime le reste de son genre ou une bénédiction du ciel, pour en juger il faut en connaître me direz-vous, des auteurs, et les œuvres pour que, si on a de la chance, la réponse surgisse à nos questionnements. Avant de vous donner mon sentiment ô combien étrange sur le sujet, il faut bien savoir que l'auteur est le reflet de son époque ce qui signifie que les circonstances du moment, et les contraintes du moment, l'ont forgé lui, mais aussi son œuvre et, pour répondre à la question posée plus haut, je dirais que l'auteur est une bénédiction, et cela est d'autant plus intrigant, qu'il se sait être porteur d'un message qui est ignoré des autres, partant de cela peut-on réduire un écrivain à sa seule capacité à écrire ?

Maintenant qu'on vient de mettre en évidence la complexité potentielle d'une œuvre et de son auteur, il s'agit de savoir si l'œuvre est le reflet de son auteur ou un pâle reflet ou encore une contradiction morbide, car il va de soi que comprendre l'œuvre et l'auteur mais aussi l'époque ont beaucoup d'attraits pour les érudits et ceux se voulant l'être mais également pour les historiens. On va donc tacher d'y répondre d'une manière synthétique, pour ceux qui ne l'auraient pas déjà compris, toutefois, même si vous avez compris je vous incite à poursuivre, car

peut-être certains points vous échappent, en effet, il vous faut savoir qu'une œuvre se veut belle et d'intérêt ce qui a forcé nombre d'auteurs à réévaluer leurs messages et au final leur œuvre avant finition, une fois que tel un fruit quand sa maturité est optimale, l'auteur décide de faire paraître, ce qui implique qu'une œuvre n'est pas faite à la légère et donc par voie de conséquence à moins de vouloir être pris pour un taré, l'œuvre doit être de bonne inspiration, d'autant plus si le message est important.

On peut donc dire qu'à moins qu'il s'agisse d'un taré, l'auteur est un individu doué, capable, moral, et qui veut pour le moins le bien de son genre et qui cherche de toute sa profondeur et de toute la profondeur de ses mots à faire apprécier une chose ignorée ou mal considérée et cela parfois même au péril de son existence, peut-on parler d'œuvres de charité ?

Et que ce soit le cas ou pas vous comprendrez donc qu'a priori si l'auteur ne peut pas exprimer toute sa profondeur au travers de son œuvre et cela qu'il le veuille ou pas est dû au fait que, tout ce qu'il mettra dans son œuvre ne représentera au final, et quoi qu'on en dise, une petite part de toute l'étendue et la complexité de l'auteur.

Et à la question subsidiaire qui est la seule qui nous intéresse vraiment, peut-on connaître un auteur au travers de son œuvre ou encore peut-on connaître une œuvre au travers de son auteur, et bien je dirais dans le premier cas que si le cœur et la main sont "harmonie", eh bien l'auteur pour autant qu'il en a les moyens élabore une œuvre d'une grande profondeur et d'une grande pureté de caractère que ne revêt pas l'œuvre quand l'auteur n'écrit pas avec sa main ce que son cœur lui dicte, en ce qui concerne le dernier point, à savoir si l'œuvre peut-être connue au travers de l'auteur, le début de ma réponse y répond déjà.

Vladimir Hoarau

alouette

tu m'avais dit d'écrire
entre deux portes
un conseil en passant
j'avais ri
moqué
écrire
sur quoi
sur qui
les malades que nous sommes
les psychiatres que vous êtes
mais j'ai écrit
très vite
comme un fleuve
qui allait découvrir la mer
comme un fleuve
qui se jetterait dans un delta
aux nombreux bras
enfin
je le croyais

écrire
c'étais un peu
c'était beaucoup
comme te parler encore
puisque naturellement
tu es allé vers d'autres malades
c'était un fil
un fil têtu
d'autant plus têtu
que la tête de la pelote
est irrationnelle
écrire comme un fou
écrire hors réalité
écrire à corps perdu
c'est si joli ce terme
perdre son corps
et la raison avec
et le cœur au passage
et puis les objets dans les
poches
les porte-bonheurs

les marque pages
et l'inévitable rouge à lèvres
rouge baiser
pour des baisers de cinéma
technicolor
là encore je m'égare
mais c'est tout moi
je m'égare toujours un peu
jusque dans les parcs de clinique
psychiatrique
bien évidemment
là sur le banc
je peux enfin reprendre mes
poches
et mes mots

écrire donc jusqu'à plus soif
est-ce la raison de ton conseil
à l'alcoolique que je suis
voir
si du verre
ou du verbe
qui sera le vainqueur?

mais tu es loin
de façon irréparable
et je me sens comme une planète
sans soleil
la Lune en hiver
il neige sur la poudre blanche
une lune
sans miroir
et sans alouette

bien sûr
mes mots égoïstes balayaient la
vie au passage
pour te montrer
puis pour montrer en général
la solitude des vies en banlieue

la banlieue
une autre lune
tant de satellites
des poussières égarées
et puis des grandes tempêtes

aujourd'hui il fait froid
sur la Lune
et surtout
c'est le silence
un terrible silence
lourd comme
un tapis de neige

je n'ai rien d'une edelweiss
le froid
la solitude
la nuit
ce n'est pas mon rayon
ma main qui écrit
se glace
dans la mer
passe des icebergs
et des Titanics

tu ne tiens plus de miroir
et l'alouette est malade
elle a le corps grippé
comme tout s'arrête
dans le froid
c'est le gel
qui bloque les fleuves

c'est l'hiver
sur ma déraison
et c'est beau
comme
l'éternité

Anne Fontaine



AUTISME, QUELQUES VERITES.

L'autisme a reçu le label Grande cause nationale 2012, l'exposition médiatique de ce sujet va s'intensifier.

Comment ne pas se réjouir de l'intérêt porté à l'autisme face aux insuffisances actuelles de la prise en charge thérapeutique, éducative et pédagogique et des possibilités professionnelles proposées à ces patients (adultes et enfants) ? Cependant, l'aspect polémique et orienté des discours offerts au grand public empêche d'ores et déjà d'être optimiste sur l'issue de ce travail parlementaire.

En effet, on nous donne à entendre:

DE FAUSSES EVIDENCES

— *L'autisme est un trouble neurologique.*

Faux: si une dimension biologique de l'autisme est une hypothèse forte, les différentes recherches effectuées sur le sujet, tant sur le plan d'une localisation neurologique (cerveau, cervelet, tronc cérébral), que d'une anomalie génétique ou hormonale (ocytocine), n'ont pas permis d'établir formellement une origine organique à l'autisme. Il s'agit probablement d'une pathologie liée à l'intrication de plusieurs dimensions (organique, psychopathologique, environnementale, histoire de vie).

Mais ceci est un faux débat car une origine organique à l'autisme ne change rien au fait que ces enfants puissent évoluer grâce aux thérapies relationnelles.

— *Le vrai problème est un grand retard diagnostique, qui montre l'insuffisance de formation des pédopsychiatres.*

Faux: la raison de l'augmentation du nombre d'enfants autistes dépistée (passant de 1 enfant sur 2000 à 1 sur 150 environ) est l'élargissement des critères d'inclusion dans ce diagnostic de la classification DSM.

En effet, les "troubles envahissants du développement" ou "désordres du spectre autistique" composent une acception de l'autisme beaucoup

plus large que par le passé et conduisent à appeler "autistes" des enfants ou adultes qui précédemment auraient reçu un autre diagnostic (schizophrénie infantile, dysharmonie évolutive...). Ceci aux dépens de la finesse diagnostique et, du coup, de la finesse des prises en charge, moins ajustées à la singularité de chaque patient.

Par ailleurs, cette fausse évidence entraîne une confusion entre "diagnostic" et "prise en charge". Que le diagnostic soit posé tôt ou tard, la vraie question est celle des modalités de suivi des enfants présentant des particularités de développement, qui ne peut être réglée par un protocole préétabli et ce, quel que soit leur diagnostic.

Enfin, le diagnostic d'autisme est souvent posé tardivement parce que la clinique des enfants, de tous les enfants, est fluctuante et réversible, il est donc parfois dangereux voire traumatisant pour un enfant et pour ses parents de poser trop rapidement un diagnostic d'autisme. Il existe également un temps nécessaire aux parents pour accepter la pathologie de leur enfant et ce temps est propre à chacun. Si certains souhaitent un diagnostic le plus précoce possible, d'autres au contraire préfèrent que toutes les autres options diagnostiques soient éliminées précédemment.

— *Les pédopsychiatres français refusent de se mettre à jour de l'évolution des connaissances et persistent à utiliser des classifications vieillottes telles la CFTMEA (classification française des troubles mentaux de l'enfant et de l'adolescent).*

Faux : la plupart des pédopsychiatres français sont plus qu'à jour des scandales accompagnant la création des diagnostics DSM : alliances objectives entre médecins, compagnies pharmaceutiques et financeurs de l'industrie de la santé. Cette classification dite athéorique est au contraire profondément

idéologique dans le sens d'une vision mécaniciste de l'être humain et se situe au carrefour d'enjeux financiers importants. Ceci lui ôte toute objectivité et toute scientificité.

UN FAUX PROCÈS FAIT À LA PSYCHANALYSE
— *La psychanalyse est inefficace et inadaptée pour les enfants autistes.*

Faux : tout d'abord, "La psychanalyse" n'existe pas. Il y a des psychanalyses, différents courants dans la psychanalyse d'enfants, qui travaillent différemment, comme il y a différents courants à l'intérieur du cognitivisme.

L'objet général de la psychanalyse des enfants autistes est de réduire leurs angoisses, de libérer leurs capacités d'apprentissage, de permettre qu'ils trouvent du plaisir dans les échanges émotionnels et affectifs avec les personnes qui les entourent, de permettre qu'ils gagnent du champ dans les choix de vie les concernant. Il s'agit d'un travail au long cours dont les résultats ne sont pas évaluables avec des critères mécanicistes. Ainsi, les méthodes psychothérapeutiques sont complémentaires des méthodes éducatives et pédagogiques. L'une ne remplace pas l'autre. Il s'agirait que ces différentes théories et pratiques puissent dialoguer sur le mode de la controverse et non sur celui de la polémique éliminationniste.

Le vrai problème n'est pas celui de la méthode employée (psychanalyse, cognitivisme, pédagogie) mais celui de l'intensivité des suivis au cas par cas. Toute méthode, appliquée de manière intensive et raisonnée (au cas par cas pour chaque enfant) et avec un fort engagement des soignants, éducateurs, pédagogues, aboutit à des progrès chez l'enfant autiste.

— *La psychanalyse culpabilise les parents d'enfants autistes et notamment les mères.*

Faux : la culpabilisation des parents est une dérive malheureuse des discours soignants, éducatifs et pédagogiques de manière générale, et ce, de tout temps et de toutes époques.

Certains psychanalystes n'y ont pas échappé et cela est tout à fait affligeant.

La psychanalyse, en elle-même, offre au contraire les outils pour penser cette facilité qui consiste à incriminer les parents comme fautifs. En effet, par le biais des concepts de résistance du ou des thérapeutes, du contre-transfert, de la rivalité imaginaire qui peut surgir entre les équipes soignantes, éducatives, pédagogiques et les parents, la psychanalyse a construit les outils qui permettent de repérer, d'analyser et de dépasser les mouvements qui amènent un soignant, un éducateur ou un pédagogue à accuser massivement les parents d'un enfant en difficulté.

DE FAUSSES NOUVEAUTÉS

— *Avec des rééducations adaptées, un enfant autiste peut progresser et gagner en autonomie, mener une vie professionnelle et amoureuse épanouissante.*

Vrai : Et la même phrase est applicable "avec des soins adaptés".

UN FAUX SCANDALE ET UN FAUX ESPOIR

— *Le scandale est le manque d'intégration en école ordinaire des enfants autistes alors que, lorsque celui-ci est possible, ces enfants effectuent des progrès spectaculaires.*

Faux : L'intégration scolaire en école ordinaire des enfants autistes est en formidable tremplin pour certain, une simple aide pour d'autres, une corvée douloureuse pour d'autres encore, et une souffrance intolérable pour d'autres enfin. Et ce, quels que soient les aménagements effectués.

L'intégration scolaire fait partie des techniques pédagogiques proposées aux enfants autistes, elle ne doit pas remplacer les techniques thérapeutiques ni les techniques éducatives. Ce n'est pas l'un ou l'autre mais les trois ensemble, au cas par cas pour chaque enfant.

Le triomphalisme des discours présentant l'intégration scolaire comme seule méthode faisant

progresser l'enfant risque de provoquer de faux espoirs et, en conséquence, de lourdes déceptions pour les parents d'enfants qui ne peuvent supporter l'école et devront rester à domicile, sans place dans un établissement spécialisé.

UN VRAI SCANDALE

La pénurie de places en établissements spécialisés et adaptés, en France, pour les enfants et les adultes en difficulté.

Il est scandaleux de devoir envoyer son enfant en Belgique car aucun établissement français adapté ne peut l'accueillir faute de place.

Il est également scandaleux de voir certains établissements inadaptés à la prise en charge d'enfants autistes (IME, ITEP) être mis en avant pour pallier l'insuffisance du service public ou l'absence d'hôpitaux de jour dignes de ce nom. Ces établissements se voient souvent obligés de refuser les enfants les plus en difficulté, dans l'incapacité de leur offrir un accueil adéquat.

Cela produit une ségrégation honteuse et c'est à cela que devraient s'atteler les pouvoirs publics !

Au total : quel sera l'effet de la mise en place du groupe parlementaire de travail sur l'autisme ? Au vu de la forte partialité des discours tenus, gageons que les conclusions aboutiront à la mise à l'écart des théories et pratiques psychanalytiques (pour des raisons idéologiques) et à une loi renforçant l'obligation scolaire des enfants en difficulté sans augmenter le nombre de places en établissements spécialisés (plus économique et plus démagogique à la veille des élections).

C'est alors que nous, patients, parents, soignants, nous aurons beaucoup perdu. Espérons que cette année sera aussi celle de la pensée et de la controverse, pas seulement celle du populisme et de la réduction des dépenses de santé.

Loriane Brunessaux, psychiatre
dans un service de pédopsychiatrie publique
de l'Essonne

MAIL DE LA RÉUNION

Tant de misère dans le monde
qu'il n'y a plus de place
pour s'abriter.
On a tellement envie
d'une vie remplie
mais la maladie nous empêche
de nous unir.

Jeannick Rubuk

TOUT DE MEME, CE N'EST PAS UN SCHIZOPHRENE

Un article de *Libération*¹ du 27 septembre 2011 dénonce fort justement des violences policières qui ont conduit à la mort d'un autiste :

Une histoire qui montre encore une fois que la peur des malades conduit à plus de drames que la violence des malades eux-mêmes (je ne parle pas seulement de morts, mais de la façon dont les malades psychiatriques sont traités par la société). Par contre, quel n'est pas mon étonnement de lire dans cet article les paroles du médecin traitant de la personne tuée :

« Serge n'était pas un schizophrène. Il était artiste, donc très replié sur lui-même. Il avait un cadre de conduite qu'il suivait sans en dévier. Je n'ai jamais été appelé pour une crise, un comportement violent. Mais en revanche il était imposant physiquement. Peut-être qu'il pouvait impressionner des gens qui ne le connaissaient pas. »

Parce que les schizophrènes ne sont pas, la plupart du temps, repliés sur eux-mêmes ? Rappelons à ce médecin qu'un des principaux symptômes de la schizophrénie est bien l'autisme, terme qui n'est pas utilisé pour décrire un handicap ou une maladie en soi dans ce cas, mais bien un repli sur soi.

Les schizophrènes aussi peuvent impressionner des gens qui ne les connaissent pas, par leur comportement qui peut être étrange, ou simplement parce qu'on les a désignés comme schizophrènes et que ce seul mot fait peur aux gens, et ce ne sont pas les paroles de ce médecin qui vont arranger les choses.

Comment peut-on déplorer une violence qui a conduit à la mort d'un innocent en disant qu'il n'était pas schizophrène, comme si les schizophrènes méritaient d'être traités comme ça ? Comme si ces violences n'étaient pas tout aussi atroces pour un schizophrène ? Comme si on pouvait excuser la mort d'un schizophrène ?

Il s'agit bien ici d'un drame de l'incompréhension,

de la stigmatisation, de la peur de la différence, et tout cela nuit tout autant aux schizophrènes.

Tant que les gens n'auront pas compris qu'on ne revendique pas des droits, de la considération, de la compréhension en les déniaient aux autres, rien ne s'améliorera.

Les schizophrènes ne sont pas les rebuts de l'humanité, ceux pour qui des HP dans des états désastreux sont toujours bons quand ils sont inacceptables pour les autres, ceux qu'on peut stigmatiser quand il est hors-la-loi ou scandaleux de le faire pour d'autres, ceux qu'on peut utiliser comme boucs émissaires, ceux qui servent de comparaison pour dire à quel point les autres ne sont pas si fous, pas si violents et que par conséquent on ne peut pas les traiter aussi mal qu'eux, ceux qui ne ressentent rien, ceux qu'on oublie, ceux qu'on fuit, ceux qui ne comptent pas, ceux dont parents, soignants et Etat veulent contrôler la vie.

Sans doute, ça fait bien dans la conversation, « quelle honte de le traiter comme ça, tout de même ce n'est pas un schizophrène », voilà un argument de poids, les gens peuvent apporter leur compassion à cette personne si mal traitée alors qu'elle n'est même pas schizophrène. Mais est-ce que ça va aider les autistes, les handicapés mentaux, les dépressifs ou tout autre groupe de personnes de réclamer de la considération en rejetant une autre catégorie de personnes ? Non, ça veut juste dire qu'on accepte, qu'on légitime même le fait d'exclure un groupe de gens en les jugeant uniquement sur une particularité commune. Mais à partir du moment où on accepte une société qui ostracise les schizophrènes, ça veut dire qu'on accepte le principe même de l'ostracisme. Alors il ne faut pas se plaindre d'en être un jour victime quand on l'a accepté pour les autres, quand on l'a même utilisé pour défendre ses droits.

Laurence Martin

SUR LA ROUTE

Sur la route, je marchais les yeux fermés
je regardais de part et d'autre et par monts et par vaux
sur la route terrible route je m'avançais
je voyais tout ce qui est et par monts et par vaux

je m'avançais, sur cette route terrible route où je me trouvais
je me trouvais sur une route qui me permit de me trouver
sur cette route terrible route où je me trouvais
les yeux fermés je voyais, les yeux ouverts j'entrepris

sur cette route terrible route où j'avançais
mes perspectives sur cette route évoluaient
sur cette route étrange route où je me trouvais
déchiré entre divers multiples j'avançais

sur cette route étrange route où j'avançais
sans savoir ce qui se doit je m'avançais
sur cette route étrange route où je me trouvais
des univers pluriel s'ouvraient à moi sur une route qui m'est réservée

sur cette route étrange route où j'avançais
vers divers multiples sans me disperser j'avançais
sur cette route étrange route où je me trouvais
vers un but ultime je me préparais

Vladimir Hoarau

1. www.liberation.fr/societe/01012362223-menottage-fatal-pour-un-colosse-autiste

Borderline

elle m'a dit borderline
je n'ai pas demandé si c'était grave
ou si simplement
c'était pratique
mes murs à côté des murs
mes ombres doubles
je les connais
les terreurs d'enfance fabriquent des murailles
sauf qu'il faut pas oublier
ni les fenêtres
ni la porte
sauf à s'enfermer dedans

dieu merci
le monde est fait de rongeurs
petites souris je passe par vos trous

le monde est plein de trous
oui
les souris travaillent dur
et je connais des trous de mer d'argent qui
conduisent
à des trous de ciel forcément d'azur
il y a des couleurs c'est forcément sûr

bien sûr
il y a aussi les trous célestes d'étoiles à étoiles
les voies lactées
l'univers est plein de trous
drôle d'emmental
et puis
ma mémoire aussi

borderline
comme un coffre à jouets
git à moitié ouvert dans la nuit
l'enfant écoute
les yeux des jouets s'emplissent d'interrogations

et l'enfant répond gravement aux questions
celle du soldat de plomb
celle de la ballerine en papier
ils ont des questions sur l'amour
celui qui dure toujours
c'est si lourd
pour leurs petits cœurs
qu'ils ont un peu peur

c'est l'enfant des nuits sans veilleuse
qui marche dans une vie de couloirs
et continue de rassurer le cœur des jouets

le monde est pas très solide
et nous aussi
faudra toujours faire attention si on veut
protéger
les sentiments
l'amour des soldats pour les danseuses
le chant des sirènes
le don des fées
les malédictions de sirènes
les oracles méprisés

borderline c'est une vie de mots chuchotés
aux oreilles d'ombres terriblement sensibles

l'homme a gardé ses mains d'enfants
mais il reste aveugle

borderline c'est ce que je t'accorde, ce que
je te soustrais et la pioche dans nos poches
quand je sais pas
je prends le chien

borderline c'est juste une excroissance de vie

Anne Fontaine



VOIX MULTIPLES VOIX

A propos de Wœfli, Chantale, Billie Holiday, les Pygmées aka, Ligetti, Igor Stravinski, Back to Normal, l'orchestre d'un jour.

Pour connaître Adolf Wœfli, compositeur de génie, enfermé et méconnu, collègue d'Igor de Maurice et de biens autres, consultez le site internet : www.adolfwoefli.ch.

Vous y découvrirez les nombreuses informations détaillées sur l'incroyable travail de cet artiste suisse, du début du XX^e siècle, enfermé trente années dans sa minuscule cellule, une œuvre monumentale, structurée, de 25 000 dessins – impénétrables !

Quatre dessins par jour, l'“impossible” ; quelle est l'origine des airs populaires dans ses musiques ? Adolf Wœfli est autodidacte en dessin, en mise en page – domaines dans lesquels il excelle.

Et en musique – ce qui est peu banal : 5 000 partitions ornent ses nombreux dessins.

Plusieurs compositeurs s'inspirent de son œuvre mais ses partitions, d'une grande beauté plastique, n'attirent pas l'attention ; de fait, très picturales et notées sans être reliées sur des portées à six lignes sans clés – ce qui est actuellement inhabituel, elles ressemblent à des jolis dessins d'enfants.

Le système Wœfli est simple, rigoureux et ingénieux : un mixage d'airs populaires.

Pensons à Charles Yves, mixeur d'airs de fanfares live pour un public assis aux sommets des montagnes.

Adolf compose – ou copie – un air populaire ; arrivé au bout de la portée, il repasse sur cette même portée en notant la suite de l'air entre les notes déjà écrites.

Ce mélange subtil donne un résultat contemporain étonnant, neuf pour les curieux et intéressant pour les amateurs de nouveautés.

Il suit inmanquablement, rigoureusement, son propre langage, notation, structure, histoire ; autodidacte – à l'écoute de son chemin intérieur, il retransforme les cartes de géographie ; chaque cellule de son travail est un Wœfli unique, instantanément reconnaissable, tout comme, par exemple, les trois

secondes nécessaires à reconnaître le timbre de Billie Holiday.

Enfui dans cette chambre noire, comme une miette au fond d'un appareil photo, il est lui-même jusqu'au bout, de ses premiers dessins noirs et blancs aux portées vierges d'un silence divin, jusqu'à s'autoproclamer compositeur Saint Adolf. Tant qu'à proclamer des saints, pourquoi ne pas s'autoproclamer.

Wœfli, contraste entre l'isolement – que l'on pourrait comprendre comme étant un frein à la créativité, et une production monumentale.

Un cri de douleur, mais un cri qui nous réveille : nous avons tous en nous notre son, notre voix, notre art, notre force, notre voie ; c'est presque une leçon, un message, à nous tous. Aux adultes, aux ados en manquent de confiance.

Economiquement, socialement, il est dur d'être soi. La plupart des sociétés nous imposent la voie un chemin, dans l'enseignement, dans la rue, sur scène, les critiques, les commissions ; quelques exceptions bien sûrs – tant qu'elles sont rentables, chaque pays civilisé ayant besoin d'un petit Satie dans son écurie.

Ne nous attardons pas sur l'école, de nombreux témoignages. « Tout le monde chante sauf Chantale (Do mi mi – ré fa fa.) ». Chantale chante faux, elle n'a pas d'oreille – tiens c'est drôle ça ! Elle ne chantera pas.

Un fait qui semble banal – qui laisse des cicatrices ! Les problèmes graves partent de là – à transposer bien entendu dans toutes autres disciplines, le raz de marée depuis le battement d'aile d'un papillon il est là, un jour, une après-midi, vers 14h30 dans une classe d'école ; beaucoup penseront avec un petit sourire « Pas de chance pour ceux qui chantent faux ! »

Mais ceux qui chantent faux le ressentent d'un tout autre œil, mais surtout ne chantent pas faux !

*Ziml = Parfüm... 1. Juni 1912, auf der Grund...
Zu 3 Prozent Ziml von Ziml...
Wœfli von... 1896, im... 350,00*

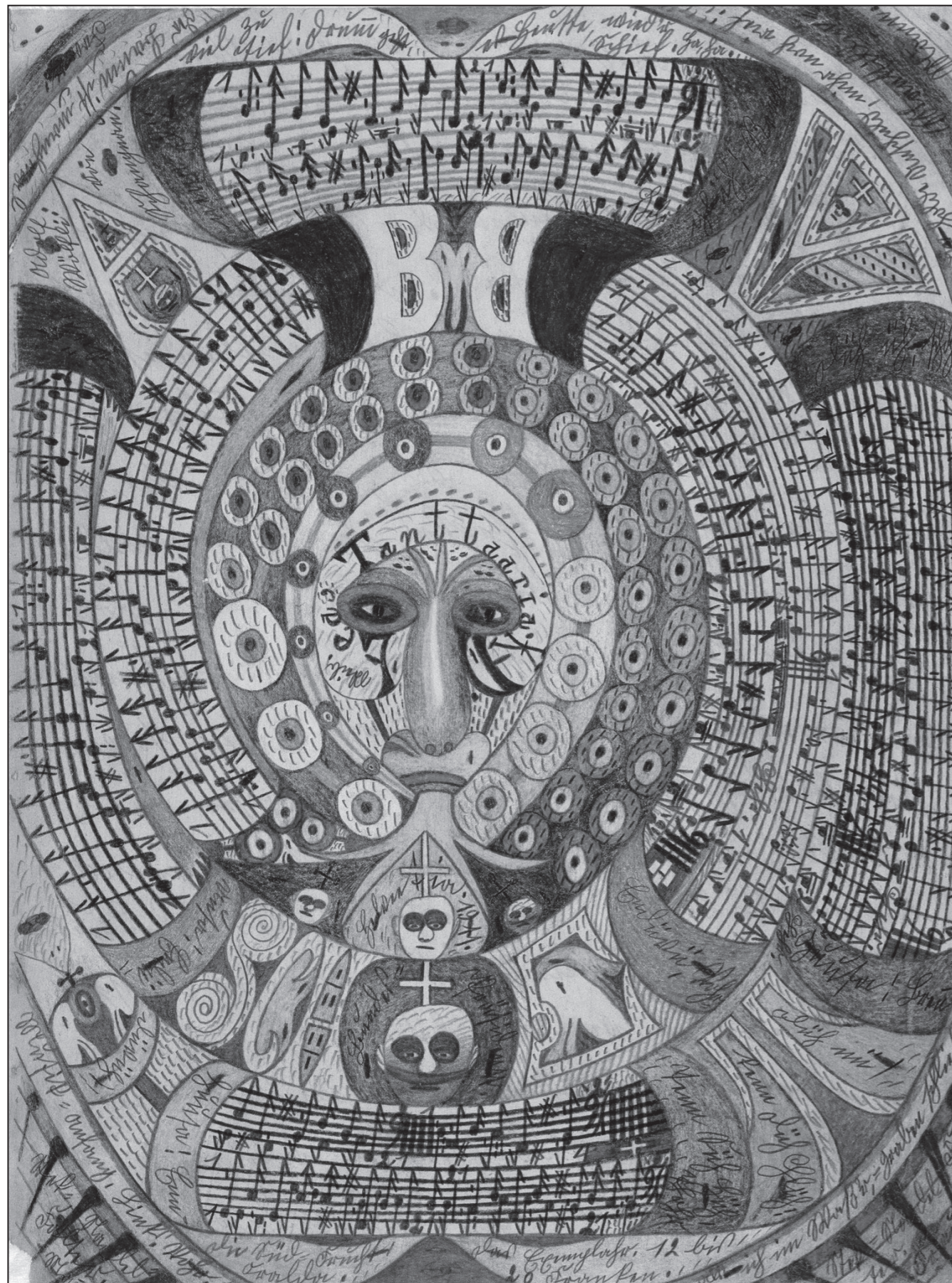
	Verf.ang.	Erzeugt.	Ziml.	Ziml = Ziml.	
1943.	1,900,000	120,500	14,255	Fr.	
1944.	11.	11.	68,000	14,611	11.
1945.	11.	11.	115,500	19,491	11.
1946.	2,000,000	163,000	23,192	11.	
1947.	2,100,000	196,000	44,855	Fr.	
1948.	11.	11.	88,500	8304	11.
1949.	11.	11.	141,000	10,424	11.
1980.	2,200,000	193,500	14,514	11.	
1981.	2,300,000	163,000	5214	Fr.	
1982.	11.	11.	120,500	10,594	Fr.
1983.	2,400,000	148,000	19,842	Fr.	
1984.	2,500,000	198,000	18,669	11.	
1985.	2,600,000	118,500	4586	Fr.	
1986.	11.	11.	88,000	9163	11.
1987.	11.	11.	153,000	5414	Fr.
1988.	2,700,000	218,000	9344	Fr.	
1989.	2,800,000	189,000	14,811	Fr.	
1990.	2,900,000	155,500	19,818	11.	
1991.	3,000,000	158,000	24,200	Fr.	
1992.	3,100,000	199,000	28,755	11.	
1993.	3,200,000	110,500	32,498	Fr.	
1994.	3,300,000	123,000	3,880	11.	
1995.	3,400,000	105,500	4,022	Fr.	
1996.	11.	11.	99,500	9835	11.
1997.	3,500,000	145,500	12,343	Fr.	
1998.	3,600,000	163,000	14,039	11.	
1999.	3,700,000	153,000	21,599	Fr.	
2,000.	3,800,000	145,500	26,002	Fr.	
2,000.	3,900,000	384,150	3,000	Fr.	
2,000.	4,000,000	654,496	Fr.	Wœfli.	

Certes ils ne chantent pas la même note que celle du voisin, mais leur voix... Je resterai poli.

Disons que c'est un jeu très vicieux, ce que tu fais ne convient pas donc tais toi ! Non, tais toi ! Sous le choc, la personne ne dit rien ; les autres terrorisés, amusés, euphorisés par la respiration plus courte et la tension s'appliqueront à chanter mieux, charmant le maître qui ne doit pas rester fâché. En Europe le champ de tous les possibles est ouvert, improvi-

sation, musiques expérimentales, c'est le travail des artistes... mais méconnus et au quotidien, dans les écoles par exemple, nous sommes encore souvent très appauvris et limités : on chante à une voix à 440 hz – attention pas à 438 hz ou bien à deux ou trois ou quatre voix. Si on ne chante pas une de ces quatre voix on est hors jeu.

Paradoxe amusant, nous sommes friands de vieillards – aux voix magnifiques certes – j'entends bien,



venus des lointains déserts ou des forêts, que l'on monte sur les scènes de musique du monde en criant au génie et qui chantent sur un tout autre registre, celui même ou chacun pourrait se retrouver.

Les Pygmées, connus pour leur polyphonie et leur polyrythmie ont une noblesse qui agitent les grands arbres nés des profondeurs de l'univers.

Des gens exceptionnels : démocratie pure dans laquelle la présidence est donnée au bon sens, maîtres du recyclage, de la communication, sans déficit, sans prêt, sans emprunt, sans sommet de Kyoto, aux oreilles universelles, aux pensées toujours fleuries.

Enfin, ceux que nous avons rencontrés en 1991 en Centre Afrique, les Pygmées aka –je ne sais pas si c'est un nom qu'ils se sont donnés ou que l'on leur a collé ; en vingt ans, il y a eu du grabuge, je les ai entrevus à la TV, ravagés par l'alcool ; les Pygmées, comme Chantale, sont trop forts, on les a mis dans le coin.

Tout doit se ressembler, c'est plus simple – et nous devons continuer à chanter les slogans de « vive la différence ».

Pas de chef, pas d'ordre à recevoir ni à donner, la vie s'organise depuis l'origine sur le plaisir de vivre ensemble, envie de bouger, je vais chercher du poisson que je partage, je me repose deux jours à l'ombre, la nuit au bord du feu, les enfants, les adultes, chantent dansent chassent, les voix sont multiples et toutes différentes en fonction du nombre de personnes, des âges, les enfants et les femmes parfois aux voix très aiguës ; nous sommes assis à la loge royale de l'instant présent toujours différent et renouvelé, tressé de rires, entourés du chant des nombreux oiseaux et des milliards d'insectes.

Ces musiques nous inspirent : dans le jazz, dans les musiques contemporaines, Ligeti pour ses œuvres vocales et instrumentales ou chaque musicien jouera sa propre voix.

En 1991, année de ce voyage, nous avons lancé le groupe Back To Normal, rassemblant des « non musiciens » et des musiciens de Liège et du Conservatoire de Liège.

Très vite, en jouant ensemble, nous n'avons plus fait de différences entre « musiciens » et « non musiciens », tous artistes, plasticiens, mécaniciens, cuisiniers, voyageurs, nous avons partagé ensemble de nombreuses créations, concerts, tournées.

Les étapes successives, parfois longues et douloureuses - car retournant à notre nature - à contrecourant de l'éducation académique, nous emmènent dans un « nouvel » espace ou chaque personne peut rentrer dans le groupe –sorte d'école ouverte où chacun apprend à l'autre, chaque personne compose ses morceaux et les propose, les dirige si nécessaire– sans nécessairement venir devant le groupe.

Les différentes notations musicales s'apprennent petit à petit, à la carte.

Ce projet voyage ensuite sous l'appellation le Cirques des sons, s'ouvrant aux enfants et déplaçant une collection de 250 instruments en tous genres ouverte et accessible à tous, de 0 à 100 ans.

En 2004, nous nous fixons dans un lieu expérimental où les artistes transmettent leur savoir à leur façon, se rejoignant dans cette perspective d'« Université des Arts ouverte à tous » au cœur de Bruxelles, actuellement sous la forme « Maison de la création centre culturel de Bruxelles Nord ».

Madame arrive de Russie, n'a pas de piano pour répéter, ce sera au fond à droite, bonne journée Madame.

Monsieur travaille chez IBM, voudrait commencer la musique, oui Monsieur, Back to Normal, ce sera chaque jeudi ; quel instrument ? Le trombone ? Oui Monsieur, voici et à jeudi.

Back To Normal réveille les Chantale du monde !

Il respire le respect des Wœfli, (c'est-à-dire aussi les Wœfli cachés en chacun de nous) de Ligeti, de Stravinski, des akas, des nombreuses rencontres, des objets de rencontre, et aujourd'hui continue sa route à travers le monde sous la forme ouverte de l'Orchestre d'un jour.

Baudouin de Jaer, compositeur, Bruxelles décembre 2011

www.compositeurs.be
www.noodik.com
www.maisondelacreation.org

La Folle

(Beaune, Côte d’Or – Le 4/10/1927)

Avec des lèvres fripées je lape l’absinthe.
De mes narines suintent suie et goudron.
Mes yeux gisent sur des champs, cultivés avec mélancolie,
Et c’est pourquoi je n’ai plus de regards ni de larmes.
Mon enfant habite tout seul
Dans le jardin sous la dure pierre puissante.

Ô voyez ! Ô voyez ! Quelle tête je dois porter !
Rouge et jaune, mi-soufre, mi-argile.
La mienne a été brisée et tranchée
Par le couperet de la Grande Révolution.
Alors le Malin m’a traquée à travers toutes les bêtes
stellaires, Lions et Béliers,
Et m’a pourvue dans le Cancer de la tête d’une diablesse.

Chasseurs et sbires, tortionnaires,
Ô gendarmes du monde entier en furie !
Ma tête laide ne fait tout de même pas le mal ;
Regardez ! Mes mains sont bonnes.
Aussi bellement ornées de fleurs qu’un tombeau,
Que son tombeau.
Je les ai toutes cueillies dans les parterres
et les couronnes près du monument funéraire.

Je veux remplir la contrée de mes glaïeuls bruyants,
Mon cœur, je le déchire en œillets, pour en joncher
le globe terrestre,
Toute la France, toute l’Allemagne, toute la Belgique,
toute la Pologne !
Cela doit être pour mon fils ; il s’en réjouira.
Il revint de guerre avec une barbe trop sauvage, hirsute,
Et ils eurent peur de lui et l’ensevelirent.

Plus j’avance, et plus la ville croît,
Elle s’étire, se déplace, de sorte que je n’atteindrai
jamais mon but.
Quand le soir je suis debout près de la porte du cimetière,
Elle se détourne de moi, chaque fois, en direction
du lendemain.
Je m’assieds devant l’école, fait signe aux petits de ma tête
d’écrevisse rouge et couverte de gale ;

Car, où que je sois assise, toujours je vais vers mon enfant.

Die Irre

(Beaune, Côte d’Or – Den 14.10.1927)

*Mit runzligen Lippen schlürfe ich Wermut.
Von meinen Nüstern tropft Ruß und Teer.
Meine Augen liegen auf Feldern, bestellt mit Schwermut,
Und darum habe ich keine Blicke noch Tränen mehr.
Mein Kind wohnt ganz allein
Im Garten unter dem harten, mächtigen Stein.*

*O seht ! O seht ! Welch einen Kopf muss ich tragen !
Rot und gelb, halb Schwefel, halb Ton.
Der meine ward mir zerbrochen und abgeschlagen
Vom Fallbeil der Großen Revolution.
Da hat mich der Böse durch alle Sternentiere, Löwen und
Widder, gehetzt
Und mir im Krebs den Kopf einer Teufelin aufgesetzt.*

*Jäger und Schergen, Henkersknechte,
O Gendarmen der ganzen Welt in Wut !
Mein hässliches Haupt tut doch nicht das Schlechte ;
Schaut her ! Meine Hände sind gut.
So schön mit Blumen geschmückt wie ein Grab,
Als sein Grab.
Ich pflückte sie alle den Parkbeeten und den Kränzen
am Totenmal ab.*

*Ich will alles Land erfüllen mit meinen lauten Gladiolen,
Mein Herz zerreiß ich in Nelken, es über den Erdball
zu streun,
Über ganz Frankreich, über ganz Deutschland,
über ganz Belgien, über ganz Polen !
Für meinen Sohn soll das sein ; da wird er sich freun.
Er kam aus dem Krieg mit einem zu wilden, zottigen Bart,
Und sie fürchteten sich vor ihm und haben
ihn eingescharrt.*

*Die Stadt wächst immer größer, je weiter ich gehe,
Sie reckt sich, verrückt sich, dass ich mein Ziel
nie erreichen mag.
Wenn ich abends am Friedhofstor stehe,
Kehrt es sich von mir fort, jedesmal in den morgigen Tag.
Ich setz ’ mich vor’s Schulhaus, nicke den Kleinen mit
meinem roten Krebshaupt voll Grind;*

Denn wo ich auch sitze : immer geh ’ ich zu meinem Kind.

Gertrud Kolmar (trad. Fernand Cambon)

À PROPOS DE “DIE IRRE”

Il est sans doute significatif que j’aie personnellement ignoré non seulement l’œuvre, mais même le nom de Gertrud Kolmar jusqu’à une date récente. C’est grâce à un catalogue de la *Wissenschaftliche Buchgesellschaft* que j’ai fait sa connaissance. Sur ce, guidé par mon seul flair, j’ai acquis l’édition proposée en trois volumes de son œuvre poétique réunie sous le titre d’ensemble *Das lyrische Werk*. Celle-ci a été établie par les soins, attentifs, de Regina Nörtemann, qui vit à Berlin et est née en 1955. C’est sur cette édition que j’ai entrepris de travailler. De l’œuvre poétique de Gertrud Kolmar n’a été jusqu’ici publié en traduction française que le recueil *Mondes*, (ed. Seghers, 2001)¹.

Il me semble donc requis que je la suppose inconnue ou très peu connue du public et que je commence par donner une présentation un peu détaillée de sa personne.

Elle est née en 1894 à Berlin sous le nom de Gertrud Käthe Chodziesner. Son père, qui fut un avocat réputé, était lui-même né dans une ville poméranienne qui avait nom Chodziez en polonais et Kolmar en allemand. On sait que l’une des sources de la patronymie ashkénaze consistait à conférer à la personne le nom des habitants de la ville où elle était née. On comprend donc que, par la suite, Gertrud Chodziesner opta pour un nom de plume qui serait le nom allemand de la ville natale de son père. Quant à ses ascendances, il ne faut pas omettre de signaler qu’elle était une cousine germaine de Walter Benjamin, qui fit partie des admirateurs de son œuvre.

Afin d’embrasser les extrêmes de sa biographie, disons d’emblée qu’elle est morte à Auschwitz en 1943. Signe, entre d’autres, de l’« obscurité » de sa vie : on ne sait pas quel jour elle est morte ni exactement où, soit pendant le transport, soit dans le camp lui-même.

Polyglotte, attirée par les langues, le français notamment, elle exerça pendant un certain temps des fonctions de préceptrice et enseigna aussi les langues. Elle fut une femme célibataire. Et, sur ce point, les interprétations de ses biographes et critiques divergent. Certains la présentent, presque caricaturalement, comme une “vieille fille frustrée”. L’éditrice Regina Nörtemann a le tact de la définir plutôt comme une femme qui avait choisi délibérément le célibat pour pouvoir écrire, et il ressort de certaines phrases de sa correspondance qu’elle était en quelque sorte consciente de sacrifier sa vie de femme à l’écriture. On remarquera au passage que Franz Kafka, homme, tint des propos analogues quant à sa propre “vocation”.

Par-delà les “projections” et les préjugés, il me semble qu’on peut retenir et méditer les faits suivants, qui importent quant à l’arrière-plan biographique de son lyrisme :

1. Elle n’a elle-même publié de son vivant que trois recueils : *Gedichte* [Poèmes], en 1917, *Preußische Wappen* [Armoiries prussiennes], en 1934, *Die Frau und die Tiere* [La femme et les animaux], en 1938.

• Il est manifeste que sa poésie est souvent extrêmement sensuelle, voire érotique, et que le thème de l’homme et de la femme y occupe une place centrale. On sait qu’elle eut au moins quelques amants.

• On sait aussi qu’en 1916 la pression familiale l’obligea à avorter d’un enfant qu’elle avait conçu « illégalement » avec l’officier Karl Jodl. Il semble qu’elle ait très mal vécu cet événement. Or, ses poèmes ont souvent affaire à la relation mère-enfant, également au motif de l’enfant qui ne parvient pas à naître. Toutes les femmes qui ont avorté n’en sont pas forcément par la suite obsédées. Il faut donc conclure, sans pouvoir en dire plus, à une rencontre entre un trauma et une structure.

• Pendant une longue période, elle vécut seule avec son père malade. Beaucoup de ses biographes considèrent que c’est à cette situation qu’il faut attribuer le fait qu’elle ne sut pas fuir les sbires nazis à temps, voulant rester auprès de celui-ci, trop difficile à déplacer. Peut-être aussi que, comme beaucoup de Juifs allemands très assimilés, elle n’arrivait pas à “croire” aux horreurs qui allaient s’abattre sur son peuple.

Importante est aussi la dimension politique de sa personne et de son œuvre. Peut-être à l’instar de son célèbre cousin germain, on peut la dire résolument ancrée à gauche. Elle vivait notamment dans une admiration inconditionnelle de la Révolution française, jusqu’à être fascinée par le personnage de Robespierre, auquel elle a consacré et un recueil de poèmes et un essai, publiés en français chez Leo Scheer. Je ne peux entrer ici dans l’exégèse de ce penchant. On peut toutefois considérer qu’il fait partie des traits qui ont pu rendre difficile la réception de son œuvre, au moins auprès de certains.

Le poème présenté est extrait d’un recueil intitulé *Portrait de femme*. D’une extrême cohérence, la plupart des titres de poèmes consistent en un substantif ou un adjectif substantivé féminin précédé d’un article défini singulier. Diverses figures emblématiques de la femme donc, souvent rapportées à l’auteur elle-même. On voit que ce texte a été composé lors d’un séjour de Gertrud Kolmar en France. Elle se rendit à Dijon pour y suivre des études d’interprète et y fut préceptrice d’enfants sourds-muets.

On ne sait si “la folle” dont elle brosse ici le portrait se réfère à un personnage qu’elle aurait effectivement rencontré et observé. Toujours est-il que cette femme est obsédée par un fils mort, et qu’on ne peut que rapporter cette configuration à l’avortement forcé dont la poétesse souffrit toute sa vie. Donc, qu’il s’agisse d’une tierce personne réelle ou d’elle même indirectement évoquée, nul doute que son identification à la figure ici dépeinte la concerne au plus haut point.

Fernand Cambon, essayiste, traducteur notamment de poésie allemande et de Freud



GERMINATIONS

1.

L'arbre : tout commence des racines et rejoint le ciel.

La germination des grains.

Suivre la germination des plantes depuis le sol. Voir les grains du végétal constitués d'un œil. Suivre des germes de lumière qui sortent du sol et montent très haut vers le ciel. En même temps, entendre l'air qui s'introduit dans ces germes de lumière.

A la longue, je peux voir autour de ces germes de lumière l'apparition d'une aube matinale. Pour que l'aube se fasse plus visible, laissons sortir autour de notre langue l'obscurité de la nuit baignée de toute la tendresse de notre dessein. Exprimons l'aube qui sort autour de notre langue. Dans l'imaginaire, suivre la montée de tout végétal terrestre. Confondue à ce végétal la lumière de la terre.

Laissons sortir autour de notre langue la température hydrique de notre corps et son magnétophone, cela au rythme de la chronologie. Les vibrations tactiles sortent autour de ma langue.

Calquons le dessin de la nature réelle sur un dessin d'une réalité fictive où les dessins de mécanismes vus auparavant sont les mêmes pour les deux dessins. Cela emmènera la réalité fictive à la réalité naturelle.

L'œil qui réalise est l'œil de mon toucher.

Positionner cette lumière par mon toucher qui commence par mes pieds permet d'enraciner la lumière.

Écoutons près du sol, le souffle de la terre qui baigne l'espace et suivons ce souffle par notre écoute qui voyage. Dans nos dessins de l'esprit dirigeons nous vers le réalisme, donnant à notre perception l'enfantement des essences.

Pour le moral, je teins ma voix et le monde sonore

avec des couleurs. Les paupières fermées, l'obscurité des objets de mon regard attire une humeur qui sort autour de ma langue.

2.

Sentir du sperme dans mes lèvres qui noircissent.

Porter l'espace ciel par mes arcades visuelles inférieures.

Ne plus ressentir les sexes de chaînes, mais de lumière colorée.

Faire sortir et garder la lumière de l'organe sexuel par le visage.

Utilisons la vibration des mains comme moteur pour rendre le sexe charnel lumineux

Je suis tout ouïe de l'écoute du souffle qui sort de la terre.

Porter la création en la devinant très légère.

Laissons la matérialité de notre sexe ressortir par mutation, par le souffle de terre qui monte dans l'air.

3.

Je me lève à 8h15 ce matin, pris un café et une margarette.

Maman arriverait à 10h environ.

J'attendais son retour pour partir à St Pierre chez moi.

Le temps était calme et pour ainsi dire silencieux.

Les points lumineux du ciel s'étaient en renvoyant mon image avec ma voix.

Gilbert accompagnerait maman.

J'espère que tout allait bien dans la famille.

Ce matin, j'avais eu Gladys au téléphone, elle était en forme.

Le soleil était présent et il faisait bon.

Les esprits de la Meryendi donnaient de l'intérieur sans trop extrapoler. Les âmes des jeunes et vieux parlaient sans trop dire et redire. Moi j'étais calme et bien.

Maman venait de téléphoner annonçant qu'elle arriverait dans les eaux de 10h.

Il me vint à l'idée de générer le vent par l'âme.

Les points lumineux s'éclairaient en s'étalant, renvoyant des photons d'herbacés.

Les voix des gens étaient renvoyées par ces points lumineux du ciel. Et la vie était belle. En babibel à trois zel, dans ma quatre elle. Des jeux d'intonation pour égayer le sens, tel était un écrit pour la mémoire.

Enfin, c'était une latence et un petit café !

J'avais un repas tout fait : fromage la plaine, fromage cochon, saucisse que je viens de frire.

Enfin j'avais pris le car des grands-bois et rentré chez moi. Une flûte jouait des mélodies qui étaient renvoyées par les points lumineux du ciel. J'écoutais mon corps et toutes les vibrations corporelles ressortaient par les points lumineux du ciel qui s'étalait. J'avais trouvé une clef de l'éternité.

Il était temps d'un bon repas et à bientôt.

J'avais pris une saucisse frite et attendais un creux pour déglutir une tranche de fromage cochon. J'étais allé voir Bernard et avais bu un jus de raisin et maintenant j'étais à la maison.

Il se passa autre chose à ma perception.

Ma perception de dons et tout son magnétisme étaient renvoyés par ces points lumineux du ciel qui donnent de l'entrain. Il fallait que je me magne et trouve de nouvelles écritures par diverses inspirations.

La vie à la vie, et puis un jour, aujourd'hui.

4.

Langues d'oiseaux, de mouches, d'humains Elles sortent de la cuve d'eau chaude et alimentent bien des identités : oiseaux, mouches, animaux, humains ?

Le chant d'oiseau est une langue qui rentre dans la cuve d'eau et ressort sans arrêt et alimente l'appartenance de ce chant.

Des mouches et des chants d'oiseaux se mettent à nettoyer mon temple avec leur langue.

Langue de mouches et d'oiseaux qui nettoient ma voix de langages fatigués.

Ces voix, langues nettoient les vibrations de mon système nerveux fatigué.

Les douleurs de mes membres sont aussi nettoyées. L'intérieur de mes gencives, les douleurs de dents sont aussi nettoyées.

La visualisation d'espaces habités que je ressens par mes yeux est nettoyée par des langues de l'instinct ; quand je ressens quelque chose de mal dans mes yeux, je conçois que le mal est dans l'objet de ma visualisation ; je demande alors aux mouches de nettoyer cette vision où mes yeux retrouvent de suite son épanouissement.

Mes voix excrémentales dans les cellules de ma morphologie sont remplacées par des cellules de nourriture de mouches instinctives.

Christian Pounia

VIGNETTE CLINIQUE DÉCOLLÉE

Être créatif ou être créateur plutôt, ne serait-ce pas quelques instants de grâce qui nous font trouver à un moment donné des idées nouvelles ? Qui nous permettent d'accueillir nos patients sans présumé, sans vignette, sans étiquette, chacun dans leur singularité ? Ou qui nous font entendre aussi, les mots avec un son, un sens autre ?

C'est dans cet état d'esprit que nous avons tenté de ré-écrire quelques termes employés fréquemment en psychiatrie.

Qu'en est-il de nos patients qui, rebelles, résistent à prendre leur traitement à la date convenue, c'est-à-dire à vie.

Soignants, thérapeutes exerçant en institution, nous sommes plongés dans un univers de mots, de signes dont nous ne mesurons parfois plus le poids.

EXEMPLES :

- Tel patient est suivi par tel soignant
- Un joueur est forcément pathologique
- Un buveur invétéré
- Un rire immotivé
- Une fenêtre devient thérapeutique
- Un voyage pathologique
- Une sortie contre l'avis médical (la vie / l'avis)
- Tel sujet est « un ou une grande hystérique »
au féminin le plus souvent
- Un tel est « pervers »
- Un patient est en sortie – d'essai

Nous pourrions pour-suivre ainsi longtemps, la liste des mots prononcés, sans souvent les entendre.

Proposons une autre version, voulez-vous ?

Et si les voyages des patients étaient une tentative géographique pour s'extraire ou quitter un état psychique trop difficile ?

Le voyage « pathologique » ne deviendrait-il pas alors... un voyage « thérapeutique » ?

Sur la proposition faite d'une « sortie d'essai »

Confrontés à la psychose et à des sujets qui, de par leur pathologie prennent le mot pour la chose, c'est à dire à la lettre, nous annonçons spontanément : sortie d'essai – décès ?

Evaluons-nous la portée de cet énoncé ? car nous espérons tous que cette sortie ne se fera jamais les pieds devant !

L'expression « sortie à l'essai » ne permettrait-elle pas davantage d'espoir ?

Quant aux hystériques, si nous pensions à eux, avec tendresse et reconnaissance plutôt qu'avec mépris ?

N'est-ce pas grâce à eux que Freud inventa la psychanalyse et rappelons-nous ce qu'il écrivait à leur propos : « l'hystérie semble plutôt résulter d'un rejet d'une perversion, que d'un refus de la sexualité ! »

Pour conclure, alors qu'en est-il de nos patients qui, rebelles, résistent à prendre leur traitement à la date convenue, c'est-à-dire à vie !

Qui demandent leur sortie contre avis médical ?

Qui n'acceptent pas forcément de loger là où nous nous sommes donnés tant de mal à les conduire ?

Au-delà de notre déception, ne devrions-nous pas, au contraire, apprécier, qu'ils rejettent ainsi la case dans laquelle ils devraient entrer ?

Ce refus n'est-il pas une révolte contre leur maladie et l'expression aussi des pulsions de vie et de mort qui les animent ?

Difficile mouvement pour nous soignants !

D'une part, surmonter les échecs de nos projets, dépasser le sentiment d'impuissance, de dépit même et, simultanément, déceler dans cet acte qui fait refuser au sujet l'aide et les soins si laborieusement mis en place, un signe de vie, cette vie que nous traquons sans cesse.

Convenons ainsi qu'être soignants en psychiatrie est un métier impossible, qui consisterait paradoxalement à nous réjouir parfois de certains de nos échecs.

Florence Reznik, Hôpital Esquirol Association Ecart-psy

on ma dit que mes delires n'etai pas dut aux esprits mais a une maladie
la schizophrénie
Il faut que je me soigne avant de dire aie
la schizophrénie
Du debut a la fin sans fin je veux me reveiller
la schizophrénie
la variante n'est pas bien je veux un bon ressenti
la schizophrénie
je voudrai vivre en paix et avoir une bonne vie
la schizophrénie

j'aime la nature et je suis reste pur

Malgré
la schizophrénie

Ghislain

TRANSFERT ET INSTITUTION TRANSFERTS DANS L'INSTITUTION

Pour les récits des ateliers de la fédération de psychanalyse

Paris, le 4 février 2012

« Ici on parle de situations où il y a une équipe »

Faire équipe, c'est se conjuguer à plusieurs. Plusieurs, mais à partir de combien ?

Nous : le groupe de l'Atelier de Montreuil, et pour la circonstance organisé à trois voix.

Proposition : participer à une rencontre avec d'autres ateliers. Pourquoi ? rendre compte ? conter ? En tous cas, cette échéance a permis à notre groupe-atelier de nous compter entre nous autrement. La réflexion après-coup, en cours de route, sur ce qui s'est tramé dans la vie de l'atelier a permis de dire un peu plus et autrement la place de chacun. La place, c'est-à-dire la fonction d'une énonciation par rapport à d'autres, dans le cadre d'un groupe de travail.

1. HISTOIRES DE TRANSFERTS

par Paul Machto, psychiatre de secteur, Montfermeil

La question du transfert dans une institution a été toujours une question complexe dans ma pratique. Une question qui me taraude depuis fort longtemps. Par exemple déjà dans les années 1985-1986, lorsque j'avais proposé la création d'une réunion soignants – soignés au pavillon hospitalier du 15^{ème} secteur avec une amie et collègue du service, Anik Kouba, ainsi qu'une réunion hebdomadaire avec l'équipe infirmière de ce pavillon pour aborder les relations qui se tissaient entre les patients et les soignants. Ces petits bouts de relation, d'échange, ces investissements affectifs qui pouvaient exister entre tel patient et telle aide soignante, ces discussions informelles entre un patient et un infirmier, au fil de la journée ou dans des moments privilégiés comme une partie de ping-pong, un accompagnement pour une consultation médicale, pour aller faire un tour dans le parc, ou une activité particulière.

Ces moments épars et pourtant importants pour les patients et pour la démarche thérapeutique, ces bouts de relation souvent pas ou peu reconnus comme soignants car différents des entretiens individuels que je dirai officiels, étaient pour moi de façon assez empirique les supports à des bouts de transfert; si vous me permettez la formule. Lorsque je découvris quelques années plus tard la notion de transfert dissocié, transfert éclaté, je suis dit que je ne délirais pas complètement ! C'est ainsi que je m'intéressais à l'analyse institutionnelle, terme que Jean Oury préfère, rappelant régulièrement le mot de Tosquelles : « La psychothérapie institutionnelle, ça n'existe pas ! ». Cet intérêt nouveau venait contredire, à partir de ma pratique, ce qui avait été ma dénonciation virulente lors de mes années d'internat, la psychothérapie institutionnelle comme garante de l'ordre asilaire !!! Voilà du chemin parcouru, des révisions complexes des convictions des années de jeunesse et de découverte de l'hôpital psychiatrique.

Ce qui était au centre de mes préoccupations pour ce projet était d'entreprendre un travail de recherche, de réflexion, à partir des situations cliniques et des situations institutionnelles sur cette question du transfert dans le cadre de l'institution mais aussi la question du transfert avec les psychotiques, du transfert psychotique, ou comme le dit Pierre Delaunay, la dimension dite psychotique des transferts.

Vous connaissez certainement le cheminement de Freud à propos de la psychanalyse et des psychoses :

En 1906, dans les *Minutes de la Société psychanalytique* : « Si le paranoïaque est incurable, c'est qu'il a régressé à l'auto-érotisme : il n'y a donc pas de transfert. »

Puis en 1918 : « Nous nous verrons obligés d'adapter notre technique à des conditions nouvelles. »

Lacan en 1966 dans *D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose* : « Dans la cure des psychotiques, il faut se former à une conception nouvelle de la manœuvre du transfert. »

Il y a eu du chemin de fait...

Ainsi Oury, s'appuyant sur les travaux de Lacan, Klein, Winnicott, Resnik, Pankow, Rosenfeld, Benedetti et bien d'autres, en mettant au point cette notion de transfert dissocié, de transfert multiréférentiel, a pu en déduire les conditions d'une psychothérapie institutionnelle des psychoses. L'institution comme tenant lieu d'objet de transfert. En effet, nous dit Pierre Delion « dans l'établissement et avec l'équipe soignante qui l'accueille, la personne psychotique peut « instituer » d'une façon partielle, à l'instar des objets partiels, des investissements de divers ordres sur des personnes, des choses, des espaces... A cette condition, la situation du transfert doit révéler au patient une nouvelle possibilité de contact humain tout différent de celui auquel il s'attend ».

D'où l'atelier de Montreuil, qui existe depuis septembre 2004. Comment s'est-il créé ?

Depuis de nombreuses années au centre de jour de Montfermeil où j'exerce depuis 1995, deux fois par mois se tient une réunion dite théorico-clinique. Ce centre créé en 1982 est l'unité de soins de jour du 15^{ème} secteur de psychiatrie de Seine-Saint-Denis. Des patients adultes y sont accueillis. La plupart présentent des tableaux cliniques de psychose. Nous y avons une tradition d'ouverture et de rencontre vers la ville, vers d'autres services psychiatriques. C'est ce que j'essaie d'y impulser et de maintenir vivant.

Par l'amitié qui me lie avec Monique Thizon, je lui avais déjà évoqué l'idée d'instaurer des rencontres entre nos deux équipes dans le cadre de cette réunion bimensuelle. Elle exerçait alors à Stains et La Courneuve, responsable d'une unité d'un secteur

de psychiatrie infanto-juvénile. Nos références à la psychothérapie institutionnelle, une histoire syndicale commune, notre participation à Pratiques de la Folie constituaient un terreau propice à un travail de réflexion et de recherche sur nos pratiques.

Avec Vincent Perdigon, nous avons aussi une belle et ancienne amitié et aussi beaucoup de références communes : l'accueil, le parcours proche au niveau de l'institutionnel, l'influence du service de Ginette Amado, Pratiques de la Folie, la Fédération des Ateliers... et aussi la musique.

A nous trois, une certaine connivence, tant vis-à-vis de la psychanalyse, d'une certaine pratique de la psychiatrie, que vis-à-vis du politique. Et la création de cet atelier de Montreuil.

Nous nous sommes employés depuis 2004 dans l'atelier, à défricher, lire de nombreux auteurs... et non, désolé de vous décevoir, je vous sens certainement impa-

tients de connaître la réponse, nous n'avons pas, pas encore... découvert LA réponse à cette question du transfert dans l'institution !

Cependant, et là nous souhaitons remercier les amis du bureau de la Fédération qui nous ont sollicité, car cela nous a mis à un travail inattendu, celui de vous présenter notre parcours, et au cours des discussions que nous avons eu pour préparer cette journée, nous sommes tombés sur... le transfert sur l'institution ! Transfert de chacun d'entre nous, ce que nous attendions d'une institution, les espoirs, les rêveries, les fantasmes et... parfois, souvent nos déceptions aussi.

Important pour moi aussi dans le dispositif de l'atelier : que la réflexion soit partagée par des acteurs différents des institutions.

Psychiatres – nous sommes trois psychiatres à l'initiative de l'atelier –, psychologues cliniciens, étudiants en psycho, psychanalystes, infirmiers, assistant social, nous nous sommes retrouvés ainsi à débattre à partir de nos statuts différents, statuts qui com-

Espace décalé
par rapport à nos
lieux d'exercice.
Le lieu influe
probablement
sur le travail
du groupe.

posent les équipes soignantes, ce que l'on nomme improprement équipe pluri-disciplinaire. Mais aussi cadres institutionnels diversifiés : centre de jour, consultation de pédo-psychiatrie, cabinet d'analyste, IMP, ASE, établissement médico-social, type Maison d'accueil spécialisé.

Il y a là un écho à ce qui me semble fondamental, le travail en équipe, la notion de collectif, et celle aussi de Oury à propos du collectif soignant qui inclut aussi les patients eux-mêmes d'une institution. Fondamental pour moi, car il y a à mon avis, une sorte d'aberration de penser qu'il suffit de quelques entretiens individuels d'une demi-heure par semaine dans le cadre d'une unité qui accueille des patients à temps plein ou à temps partiel, pour envisager une démarche thérapeutique, en oubliant le reste du temps, 24 h pour les hospitalisations temps plein ou 6 à 7 heures dans les lieux à temps partiel.

Nous avons pensé important aussi de vous dire quelques mots sur le lieu de notre atelier.

Nous pouvons dire que nous avons voyagé. Et peut être y a-t-il quelque sens à ce voyage, dans la ville de Montreuil.

Je tenais d'emblée à ce que l'atelier se tienne en Seine-Saint-Denis. D'une part car je voulais l'inscrire dans le cadre de la formation de Ville Evrard, et d'autre part j'espérais que cela serait plus facile d'accès aussi aux infirmiers du centre de jour, ou à d'autres des secteurs du 93.

Commençant au cabinet d'une amie psychologue qui s'était installée à Montreuil, nous sommes arrivés au CMP de l'intersecteur, en passant par un petit restau très sympa, mais trop bruyant pour travailler, le Bal perdu !

Nous nous sommes installés dans cette institution, grâce au responsable de cette structure. Mais c'est un lieu qui ne nous demande rien, qui nous accueille simplement. Pendant peut-être deux ans, certains soignants de cette équipe y sont venus, mais désormais personne du groupe n'y travaille.

Est-ce que cela participe de l'ambiance de l'atelier ? Pas d'enjeu institutionnel, le chef de service n'est peut-être même pas au courant de l'existence de l'atelier. Ce n'est pas la clandestinité, mais quelque chose de souterrain ? Quelque chose qui reste possible, vivant dans une institution. Espace décalé par rapport à nos lieux d'exercice. Le lieu influe probablement sur le travail du groupe. Et l'ambiance, cette notion si chère à Oury et si essentielle dans le cadre de la psychothérapie insti-

**L'ambiance,
ça ne se
décrète pas !
Ça s'instaure,
ça vient tout
seul !**

tutionnelle, est un des éléments très agréable, convivial, de l'atelier. Circulation de la parole, accueil des nouveaux, départ de certains en dehors de tout conflit, ou désaccord, dépassement des statuts des uns ou des autres.

L'ambiance, ça ne se décrète pas !
Ça s'instaure, ça vient tout seul ! Il y a

pas de prééminence, de leadership institué. La diversité des statuts, l'hétérogénéité des lieux d'exercice, l'accueil des situations pratiques exposées, peut être aussi cette double inscription de l'atelier à une association d'analystes, la Fédération des Ateliers de Psychanalyse et à la formation continue de Ville Evrard.

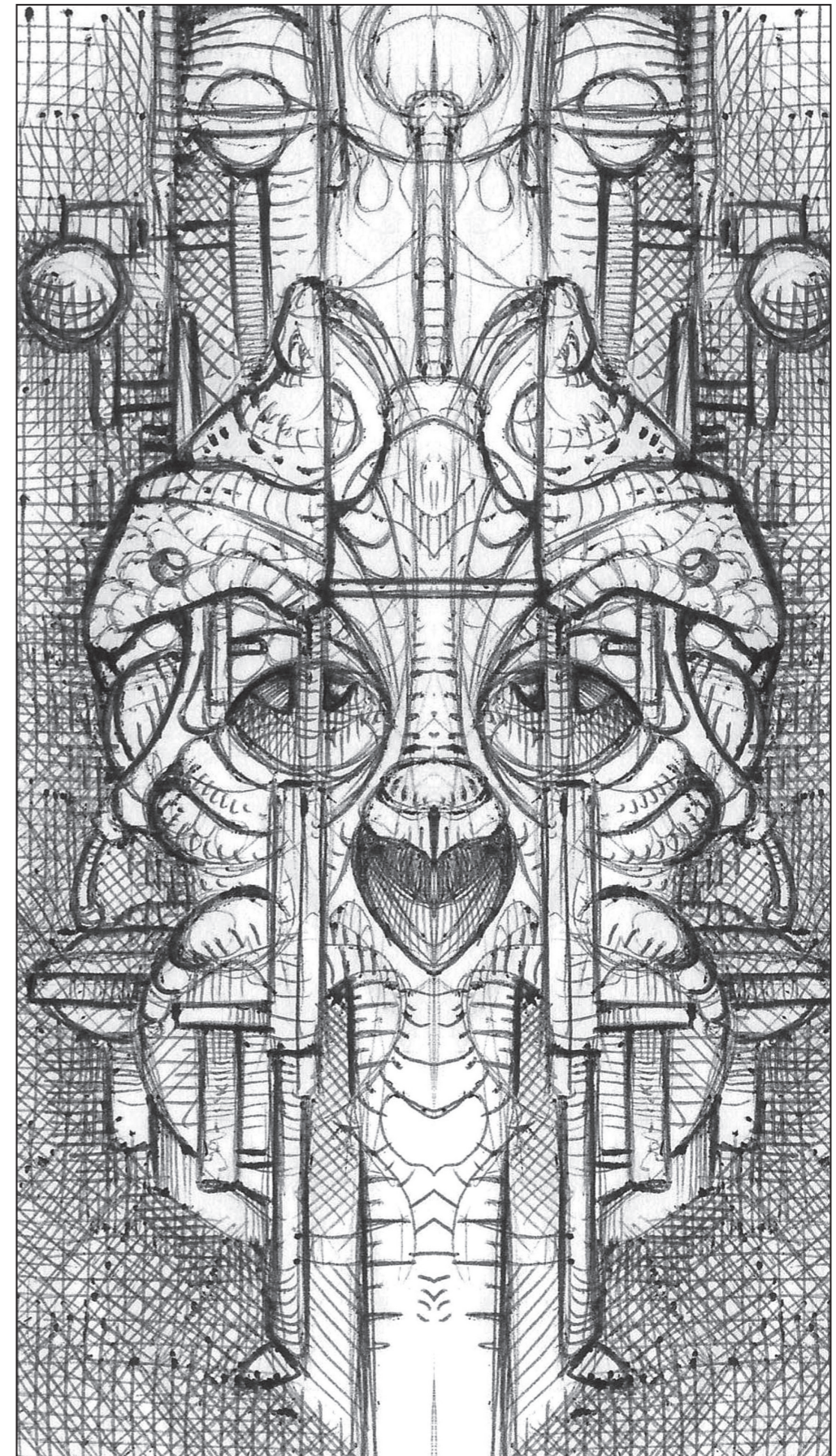
2. L'HÉTÉROGÈNE COMME PRINCIPE VITAL

par Monique Thizon, ex-psychiatre de secteur

Après Paul Machto qui a dit d'où nous venons et quelque chose de ces histoires de transferts, et après Brigitte Mayer qui a parlé de l'ambiance et du style, voici quelques propos sur les conditions du groupe et un objet de notre élaboration : l'institution.

Le principe d'hétérogénéité est constitutif du groupe, dans sa chair et son esprit pourrait-on dire. Et la question de l'étranger re-vient se poser quand un signifiant prend le devant de la scène, comme c'est le cas pour l'invitation de ce 4 février. Ici aujourd'hui, un lieu, une instance – la Fédération des Ateliers de Psychanalyse – qui nous sollicite. Cela a été reçu comme une proposition, une invitation.

Cette question de l'étranger, c'est moi, je dois dire, qui l'ai posée lorsque nous avons commencé à discu-



ter de notre participation à cette journée. Je voulais savoir si j'étais la seule à ne pas en être, membre de la Fédération... Autant dire que nous ne nous étions jamais auparavant comptés sous cet angle !

Faisons un pas de plus, qui nous écarte d'une référence identitaire. Il me semble que dans le groupe-atelier, le rapport de chacun à l'être psychanalyste se déplace selon l'axe du transfert. Le corollaire est que le débat ne porte que sur le contenu de ce chacun avance (prise de position technique, éthique et politique)

Chaque arrivant, nouveau venu se présente à sa façon bien sûr et en relation avec l'institution où il travaille (ou a travaillé). Présentation sommaire souvent mais qui introduit tout un nouveau champ d'exploration. Cet inconnu se déploie en particulier lorsque l'un puis l'autre expose une situation, mais aussi lors des discussions

(principe de l'association libre, en groupe). Les situations exposées suscitent interrogation, curiosité dans plusieurs directions, comme un écheveau entremêlé : la ou les personnes concernées, le professionnel qui en cause et tout le contexte – ce qui peut mener loin...

NOUS AVONS AINSI ARPENTÉ

(ceci n'est pas exhaustif) :

- Les scènes de théâtre d'un Centre de Jour
- Les lignes téléphoniques d'un CMPP
- Les crises de groupe d'adolescents en structure ambulatoire de secteur psychiatrique
- Un bureau de psychanalyste contractualisée avec l'Aide Sociale à l'Enfance
- Les frontières des professionnels d'un lieu de vie, et le décret du 20 mars 2009 (obligations des établissements... personnes handicapées... non autonomes)
- L'itinéraire d'un jeune enfant entre les Caraïbes et son adoption à Montreuil
- L'arrachement d'enfants protégés par l'ASE à leurs lieux d'attache et d'écoute
- L'espoir de la gestation d'un GEM (groupe d'entraide mutuelle)
- La tentative de constitution d'un lieu de présence

et d'écoute à côté d'un bureau pour TCC et sous l'œil de l'audit qualité

• La colère d'une femme sans adresse et comment quitter l'institution

Une impulsion de départ était la référence aux constructions théorico-pratiques à l'œuvre dans le champ psychiatrique dans une visée thérapeutique (psychothérapie institutionnelle).

Des données nouvelles sont arrivées avec les jeunes en particulier (psychologues souvent), là où ils trouvent du travail, c'est-à-dire dans les établissements médico-sociaux – lieux actuels de relégation comme l'était autrefois l'asile.

Bousculade ou choc frontal pour eux avec leur engagement et leur désir d'y soutenir une position d'analyste et tout autant d'en explorer les conditions. Et une question insistante : jusqu'où est-ce tenable ?

Je pense important de souligner ceci : l'atelier a constitué sa trajectoire autour du thème « transfert et institution » avec l'engagement et le sérieux de chacun pour ces questions.

Il n'y a pas de préalable à être ou ne pas être analyste. Il n'y a pas de formation dont la valeur soit prévalente.

De même, les références et lectures théoriques proposées au fil du temps par les uns et les autres ont été variées.

À propos de la question de comment se constitue l'ambiance : bien sûr, elle découle du désir personnel de chacun d'être là, avec les autres, mais... plus souterrainement et de façon active, elle dépend des liens que le groupe s'est structurellement donné avec des « institutions » de référence qui fondent le groupe-atelier, en « collectif non autonome »

• D'une part, la formation continue à l'hôpital de Ville Evrard : ça fonctionne comme une fiction ou comme une institution éclatée (au sens de Maud Mannoni)

• D'autre part, la référence à une école de psychanalyse, en l'occurrence la Fédération des Ateliers de

Nous sommes en route depuis longtemps pour une cause inconnue, et que ça dure !

Psychanalyse : il s'agirait vraiment alors d'un atelier de banlieue (qui n'est pas un hors-lieu!)

Nous nous sommes régulièrement cassés la tête sur le terme « institution ».

Il est assuré que chacun a toute une construction personnelle de ce terme, bien difficile à déplier. Il y a donc souvent entre nous des frottements épidermiques. Qu'en dire ici ?

Revient, de façon récurrente, la distinction utile établissement/institution, en référence à Jean Oury et d'autres du courant de la psychothérapie institutionnelle.

Il y a aussi la remarque que les noms d'usage fleurissent (structure, service, pôle, unité fonctionnelle) et sont souvent utilisés comme des noms propres. Le nom même d'un groupe peut être fétichisé, donnant lieu à identification narcissique.

A cet égard, l'article de René Kaës que nous avons étudié « penser l'institution, dans le champ de la psychanalyse » peut nous aider. Juste un passage pour donner envie d'y venir ou revenir : « nous sommes confrontés avec la pensée qu'une partie de notre Soi est « hors de Soi », et que cela même qui est « hors de Soi » est le plus primitif, le plus indifférencié, le socle

de notre être, c'est-à-dire aussi bien ce qui, à la lettre, nous expose à la folie et à la dépossession, à l'aliénation, que ce qui fomente notre capacité créatrice ».

Dans nos découvertes communes récentes, il me paraît intéressant d'indiquer « le transfert sur l'institution », c'est-à-dire ce qui me pousse, ce qui nous pousse à nous attacher au travail dans un lieu de mêlée sociale... C'est-à-dire lutter, chacun, contre l'impolitique qui nous menace.

C'est probablement dans ce registre qu'on peut envisager ce fait troublant : un certain nombre d'entre nous (l'âge aidant, mais pas seulement) participent activement à l'Atelier alors qu'ils ont cessé toute pratique en institution: « Dieu créa le voyage. Vint alors le doute et la nostalgie » (Théo Angelopoulos, *Le regard d'Ulysse*)

Ceci pour dire que nous sommes en route depuis longtemps pour une cause inconnue, et que ça dure !

CONCLUSION PROVISOIRE

« Plus il y a d'institutions, plus le peuple est libre (...) Là où il y a tant de lois, le peuple est esclave » (Saint-Just, *Fragments sur les institutions républicaines*)

MAIL DE LA RÉUNION

Ici nous élèves z'animaux pou nous manger
Ici nous nana toute qualité z'affaire
La mer lé pa loin, soleil y pête en fleur
même en hiver

Vanessa M. Natacha



HDT

Hospitalisation à la Demande d'un Tiers

Hache d'été
Tombée
Sur ma liberté
D'exister

Condamnée
Au pyjama
Pas rayé
Et pourtant

Je suis un drôle
De zèbre
Capturé
Dans sa forêt

Enfermée
Devenir
Une psy
Chose

Bête de foire
Sans peigne
Ni brosse
A dent

Hospitalisation à la demande d'un tiers
Et pourquoi pas
D'un quart ?
J'en ai marre

Mon âme hurle
Sa douleur
D'être devenue
Louve tondue

Je suis aux abois
Je dois rester là
Attendre
Que vous vouliez bien comprendre

Blouses blanches
Prêtres du Saint Ptome
Je tombe
Coupée en tranches

Mais vous me tendez
La main
Remplie de vos hosties
Pour votre tranquillité

Crucifiée, je suis...
Implosée, je deviens...
L'hémorragie est interne
Fracture du cœur

Alors vous me donnez
Cet emplâtre
Nommé tercián
Votre Saint Graal

Mais qu'est ce vous savez de ma quête ?
Que savez vous de ma guerre ?
Résistante
J'ai été fusillée...

Ma vie
Est un chemin
Parsemé de bombes
Anti-personnelles

Pour retrouver
Les verts pâturages
Vous me rendez chèvre
Vous aimez la terre à pis

Mais il n'en sort
Que du laid
Vous faites votre beurre
Quand mon moi se meurt

Embobinée
Dans une camisole
Chimique trafiquée
Je m'isole

Cinglée
Comme une vache folle
Je n'ai pas bouffé
Ce qui me fallait

Bouffée délirante
Docteurs
C'est grave
On m'assassine

Allez, je suis bi
Polaire, si ça vous plait
Mais je ne perds pas
Le nord

Hissez le pavillon
De votre arche
De Noé
Je demande asile

Donnez moi
Cette toison magique
De mouton
Sans choix

Adieu
Veau, vache, cochon....
Couvée
Je me laisse aller

Patiente
Il faut l'être
J'ai Larag(n)e
Sans haine

Ma dignité
Est piétinée
J'ai la rage
Dedans

Et pourtant
Il faut sortir
S'enfuir
A pas lents

Chaque jour
Votre incohérence
M'envoie dans la danse
Du feu du four

Mais voilà
J'ai fait mon tour
De passe-passe
Je me casse

A présent, je suis là
Je ne vous lâche pas
La folie
Est dans mon « lit »

Etre maux dit
En HP
Ce n'est pas le pied
Mais dire

Au lieu de maudire
Vous m'avez saignée
A blanc
J'avais trop de « sans »

Heureusement
Il y a des patients
Vos clients
Qui sont souriants

On s'attire
Loin du pire
De nos mots dire
Miracle on est vivant

Soi-niants
Soi-niés
Soyez aimant(s)
Pour le « faire » attirer...

Edith, avril 2010



BIENVENUE EN PSYCHIATRIE

— Lettre au nouvel arrivant —

Terre peu connue ou inconnue, voyage dans un monde parallèle, bienvenue en psychiatrie, nouvelle patrie, terre d'asile...

Vous avez l'impression d'un espace temps bizarre, c'est normal, limite paranormal, ceci est un hôpital, vous êtes mal, c'est normal, vous êtes malade.

Ceci n'est pas une ballade, vous pouvez même être très malade. Cela se repère en regardant vos vêtements, si vous vous voyez avec un pyjama bleu, si vous vous sentez comme un môme puni, les larmes aux yeux, la situation est grave. Alors ne pensez qu'à une chose : obéir, de cette façon vous paraîtrez bien sage, vous donnerez une bonne image et après plusieurs jours on vous donnera vos affaires. La situation est normale, pas vous. Bienvenue en psychiatrie.

Vous verrez des regards bizarres, vous ne savez pas ce que vous avez, vous êtes assommés par des traitements surdosés, c'est normal, c'est pour la tranquillité du service. Vous n'arrivez plus à vous exprimer, c'est parfait. Vous hallucinez, vous voyez des fous en blouses blanches, c'est normal, il est difficile de faire la différence entre malades et pas malades. Les premiers payent pour être là, les seconds sont payés pour être là. Puis il y a des médecins en civil, psychiatres, généralistes à ne pas confondre avec des personnes un peu moins malades. Pour les repérer, il faut regarder s'ils ont l'air pressé : s'ils vous fuient, c'est des médecins. Bienvenue en psychiatrie. Ne paniquez pas sinon vous allez devenir très cinglé. Pour vous détendre, marchez sans trop vous éloigner du bocal à infirmiers, si vous n'y êtes pas autorisé, sinon vous serez rattrapé de manière musclée comme un fou évadé, c'est normal.

De cette manière vous allez pouvoir déployer une patience d'ange, vaudrait mieux pour vous car si vous ouvrez votre gueule, on vous donnera plus de gouttes amères, potion magique qui paralyse et vous fait taire. C'est normal, il y a des personnes qui sont là

pour se reposer surtout les infirmiers de nuit. Bienvenue en psychiatrie, territoire d'aliénés où il n'y a pas vraiment de logique et si peu d'éthique.

Vous vous sentez en danger, vous devenez parano, c'est normal, vous êtes vraiment en danger. Une erreur de dosage et vous crevez, vous pouvez rester enfermé des mois, des années et perdre la raison. De toute façon vous êtes fiché « malade psy », vous avez un casier, vous pouvez perdre vos amis, votre famille, votre travail... Il y a de quoi angoisser, c'est normal. Mais si vous êtes là, c'est parce que vous avez des troubles de la perception et du comportement. Êtes-vous fou ? Si vous vous posez la question, c'est bon signe, c'est qu'il vous reste un peu de conscience... mais il est encore temps pour devenir fou. Bienvenue en psychiatrie. Vous vous sentez observé, épié, dites vous que c'est vrai, c'est la réalité, en HP tout le monde observe tout le monde et fait son rapport, sauf vous, parce que vous venez d'arriver, personne ne vous connaît et surtout vous avez des troubles de la perception. C'est normal.

Vous sentez seul, abandonné, c'est normal, vous l'êtes. Si vous voulez parler à un infirmier, dites vous que vous aller forcément le déranger car il est toujours très occupé au téléphone, avec les papiers et surtout la pause café, c'est sacré. Vous voulez voir un médecin, dites vous qu'il est comme un Saint, personne ne sait quand il va apparaître ! Il vous faut attendre patiemment, en vous ennuyant mortellement, près de l'entrée, sans vous en aller, car le médecin apparaît et disparaît quand vous vous absentez. Bienvenue en psychiatrie.

Vous vous sentez bizarre, c'est normal. Si vous êtes là, c'est que VOUS ÊTES BIZARRE, au regard de la société civilisée. Mais il faut savoir que les médicaments aussi vous rendent bizarre. Vous ne vous reconnaissez plus dans le miroir, vous avez une tête de déterré, c'est normal. Vous avez du mal à parler, à marcher,



14 * Comment aimerais-que ce soit
au C.N.P. ??? (au centre)

→ ~~C'est bien comment~~
+ de communication avec les infirmières
+ ~~de~~ en profondeur
+ de renseignements & information

Au C.N.P. A-T-ON
DROIT laisser ^{Tout} ce qu'on veut
ou Rien du Tout (Aucun droit) → ~~Cotbeau~~

→ Droit de pensée ou p
VERLENT → A quoi cela sert?

c'est normal. Votre vision est floue, vous voyez trouble, vous n'arrivez plus à lire, c'est normal. Le soleil vous brûle la peau, vous êtes assoiffé, bouche sèche, c'est normal. Vous n'arrivez pas à comprendre ce qui se passe à la télé, vous avez l'impression d'être devenu complètement imbécile, c'est normal. Cela s'appelle les effets secondaires des traitements. Aucun soignant ne vous préviendra, c'est normal, c'est pour ne pas vous effrayer. Bienvenue en psychiatrie.

Si vous avez des conseils à demander, des questions à poser, vous trouverez toujours une personne pour vous renseigner, encore faut-il arriver à la trouver dans ce mélange étrange de cinglés car c'est un autre patient qui sera le plus éclairé, le plus prévenant pour vous répondre. Bienvenue en psychiatrie, dans un monde à l'envers, ne soyez pas inquiet, tout le monde y marche sur la tête.

Dans ce voyage étrange vous allez vous faire voler, c'est normal, vous êtes comme un touriste en pays étranger. Vos affaires, vos écrits, vos dessins peuvent disparaître et réapparaître, comme par magie... c'est bizarre mais c'est normal. Ne vous affolez pas, de toute façon vous perdez déjà la tête, pas la peine d'en rajouter. Mais si vous trouvez dans votre chambre votre brosse à dent intimement posée sur votre brosse à cheveux, soyez rassuré, c'est que le personnel de ménage est passé pour nettoyer. La conception de l'hygiène dans cet endroit si peu hospitalier est en dehors de l'entendement. C'est normal. Bienvenue en psychiatrie.

Vous n'avez rien à faire, vous vous ennuyez, vous broyez du noir, vous ressassez le passé, vous avez envie de vous barrer, c'est normal, mais il ne faut pas le faire car vous avez des troubles de la perception et du comportement. Vous n'êtes pas le seul, tout le monde en a... mais vous, c'est plus grave si vous vous sentez comme un loup en cage ! Ne vous laissez pas aller à l'agressivité sinon vous allez morfler. Vous pouvez même vous retrouver en chambre d'isolement, confort minimum un matelas, pas de toilette, une injection et porte fermée à clé de l'extérieur. C'est pourquoi il vaut mieux restez un être humain digne.

Commencer par vous laver, proprement vous habiller, ceci est un luxe dont il ne faut pas vous priver. Bienvenue en psychiatrie.

Au risque de vous sentir persécuté, en totale insécurité, faites attention à votre pilulier. Les infirmiers ne sont pas bien éveillés et peuvent se tromper, c'est normal. C'est pour vous tester, pour voir si vous savez gérer votre traitement. Bienvenue en psychiatrie.

Si vous vous montrez assez gentil, vous aurez droit à une sortie à l'essai, toujours pour vous tester. Pour ces quelques jours d'évasion, il est possible que l'on ne vous donne pas la totalité de votre traitement prescrit auquel maintenant vous êtes habitué. Vous allez paniquer, c'est normal. La liberté a un prix, celui de l'autonomie... bon c'est vrai, c'est difficile quand on est bourré de neuroleptiques, ça peut tourner au tragique. Le mieux, c'est d'appeler votre médecin traitant qui vous prescrira ce qui manque. Mais comme si ce n'était pas suffisant, le pharmacien pourra vous donner des médicaments génériques sans noter sur les boîtes à quoi cela correspond... vous pouvez penser que c'est une conspiration mais non, c'est à VOUS DE FAIRE ATTENTION. Si vous êtes trop confiant, c'est un trouble du comportement. Si vous êtes trop méfiant vous risquez de passer pour parano mais cela peut vous éviter de faire des insomnies, des crises d'angoisse, tout simplement parce que vous êtes en état de manque.

Il faut vous dire que vous devez payer pour votre propre absurdité. Qu'est ce que vous avez fait ? Vous vouliez de l'amour ? Du réconfort ? Vous vouliez vous sentir compris ? Alors bienvenue en psychiatrie ! Là, on vous maintiendra à peu près en vie, le temps qu'il faudra pour que vous retrouviez la raison. Avez-vous eu envie de mourir ? Qui vous a arraché vos sourires ? Ou alors vous aviez trop envie de rire... C'est pas normal. Ce sont des troubles du comportement. Vous auriez dû juste travailler, manger, dormir, payer vos impôts et faire des enfants... C'est si simple. Pourquoi avez-vous déraillé de cette société ? Hospitalisé, vous êtes sur une voie de garage. Mais ne vous attendez pas à être réparé. Vous allez morfler

davantage. Le pire n'est jamais décevant. Vous allez regretter d'être né. C'est normal. Vous n'êtes qu'un âne qui n'a pas marché avec la carotte alors vous allez tâter du bâton. Le but, c'est d'avancer.

Mais vous, vous demandez où aller....

Le mieux, c'est encore chez vous. Mais attention après un séjour en hôpital psychiatrique que vous avez payé cher à tous les niveaux, ne comptez pas trop sur le service. Il va falloir vous démerder. Vous pensez avoir tout oublié du comment vivre au quotidien, c'est normal, vous êtes comprimé, déprimé. On ne sort pas indemne d'un séjour en psychiatrie. Si vous étiez juste un peu fêlé, à présent vous serez très fêlé. Mais il vous reste encore une chance de vous adapter à la réalité. La seule chance qu'il vous reste c'est de devenir vraiment fou, d'oser l'inconcevable, c'est-à-dire encore espérer être aimé, aidé, accepté. Mais ne devenez pas un mendiant de l'amour sinon vous serez damné et retournerez en HP et re-bienvenue en psychiatrie.

Alors comment s'en sortir ?

Vous êtes fatigué, shooté mais il faut vous battre. Pour re-entrer dans la société, il vous faut déjà payer vos factures, vous rêverez après. Bien sûr pour payer, il faut avoir de l'argent. Ah ça fait mal, c'est normal. Pour cette douleur-là, il vaut mieux voir une assistante sociale. Sachez que la sécurité sociale fera tout ce qui est en son pouvoir pour vous laisser sur la paille. Alors, il faut apprendre à communiquer avec la bonne personne pour vous aider. C'est très difficile mais c'est un passage obligé. Si vous vous trompez, on va à nouveau vous cachetonné. Retour à la case départ, loupé. C'est normal.

Respirer, manger, dormir voir avec le psychiatre, c'est normal.

S'exprimer, réfléchir voir avec le psychologue, c'est normal.

Conseils pour les traitements voir avec un infirmier, c'est normal.

Pour des problèmes physiques voir un médecin généraliste, c'est normal.

Problème d'argent, de papiers, direct l'assistante sociale, c'est normal.

Pour ce qui est de l'amour, de l'amitié, des projets, vous verrez après. Vous êtes fatigué, c'est normal. Il vous faut vous reposer car un séjour en psychiatrie, ça fatigue. Maintenant que vous êtes patient, prenez votre temps. Et puis vous avez l'impression que tout le monde vous regarde bizarrement, qu'il y a marqué sur votre front « cinglé ». C'est normal, ça va passer, c'est juste un nouveau trouble de la perception lié à l'enfermement. Les prisonniers à leur sortie ressentent la même chose. Ça n'arrive pas qu'à vous, donc ce n'est pas grave, c'est normal. Faites comme si de rien n'était.

Vous pouvez aussi avoir la nostalgie de l'hôpital psychiatrique parce que vous vous êtes lié d'amitié et que vous avez bien rigolé, là c'est très grave ! C'est très dangereux de se sentir bien en HP, cela voudrait dire que c'est votre place et donc que vous êtes fou. C'est pour cela que la majorité des infirmiers et des infirmières se montrent désagréables, c'est pour vous enlever l'envie d'y rester ou d'y revenir. C'est une mesure de protection bizarre, mais c'est normal.

Vous pouvez aussi vous sentir indigné, en colère, révolté, c'est normal, mais il vaut mieux ne pas le montrer parce que ce serait de nouveaux troubles du comportement. Vous avez été soigné, nourri, logé peut-être même blanchit alors il faut être RECONNAISSANT et dire MERCI. Ça, c'est un bon comportement. Si vous n'y arrivez pas faites un atelier théâtre, ça vous aidera.

Peut-être avez-vous des dons d'artistes et vous ne le savez pas. Voyez ça avec votre psychiatre, là, il vous aidera et vous indiquera des ateliers « thérapeutiques » adaptés à votre cas. De toute façon quand on met un pied en psychiatrie, on reste marqué à vie alors autant en faire quelque chose de constructif.

L'ensemble de cet écrit est le fruit de mon trouble de la perception car je suis une malade traitée en psychiatrie. Toute correspondance avec la réalité ne serait que le fruit d'un hasard inexplicable...

Edith, avril 2010



La maladie m'est tombée dessus...

La maladie m'est tombée dessus, sans que je m'en aperçoive.
C'est comme un petit oiseau qui vient de naître, et au fil du temps doit se débattre pour se nourrir.
Mais la brise a fait tomber son nid et il est mort, il n'a pu revoir ses parents.
La forêt est si vaste que l'on ne sait pas où est l'infini.
Les hommes se perdent à vue d'œil, ils ne s'aperçoivent pas du temps perdu.

Simone Bourhis

MAIL DE LA RÉUNION 

Je voudrais une vie meilleure dans le monde, que je sois en bonne santé, sans médicament, pas d'handicap, une vie où je serais épanouie, avec un métier, d'être au service des gens et leur donner satisfaction et leur rendre la vie intéressante. Un monde sans misère, sans violence, où tout soit quasiment un peu parfait. Un rêve, quoi, mais qui se réalise.

MAIL DE LA RÉUNION 

On demande l'avis du patient, ou la vie du patient ?

MAIL DE LA RÉUNION 

Je souhaiterais vivre dans un monde où la normalité serait que chacun vit et pense comme il veut.

MAIL 

Il faudrait inventer la maladie « parfaite » qu'auraient des patients « parfaits ». On pourrait les soigner avec le « parfait » médicament qui guérirait parfaitement cette maladie parfaite. L'équipe soignante soignerait parfaitement ses patients « parfaits » de la maladie « parfaite » grâce aux parfaits médicaments. Mais ce n'est pas le cas, chaque patient est différent, chaque maladie aussi, et les médicaments ne soignent pas tous de la même façon. La perfection n'existe pas.

ZOIRI LYRE

Quand mon tête y bloque
Tout y bloque
Mon lang'y maille
Mon stylo y tramouille
Mi voi Zoiri lyre
A li ri lé délire

*Quand ma tête bloque
Tout bloque
Ma langue fourche
Mon stylo déraille
Je vois l'oiseau-lyre
Lui aussi il délire*

B. Dormy (La Réunion)

Mon CORPS qui...

Je l'aperçois de l'intérieur
car je ne suis pas en accord
avec mon corps qui m'exaspère
Il déambule dans les rues
prêt à acheter n'importe quoi
et je le suis car il est moi
Je lui parle de faire un régime
De manger peu et de payer moins
Mais il n'écoute plus les mots
Mon corps est une bête qui freine
qui jouit des goûts et des odeurs
et qui me laisse me sentir sot

Romain Husson

EXPERIENCE, SANS TRAITEMENT

Cela s'est passé dans un hôpital psychiatrique (région des Pyrénées). Les deux médecins psychiatres qui avaient en charge ce centre décidèrent de tenter une suspension totale des traitements médicamenteux, pour tous les résidents du centre, et pour une durée indéterminée. Il faut préciser que les patients en question étaient issus de l'hôpital psychiatrique régional, population dite de « défectologie », c'est-à-dire soit qui n'avaient pas de famille, soit dont la famille ne voulait plus s'occuper.

Les deux médecins en question avaient centré la vie de l'établissement autour de la ferme qui lui était attenante (veaux, vaches, cochons, couvées... ; rangées de salades non rectilignes, ou récoltes de carottes à la demande...) Les activités thérapeutiques suivaient le guide des activités agricoles : les patients cherchaient les œufs frais, s'occupaient des bêtes, etc... Les deux praticiens avaient bien retenu que le thérapeute de choix était le jardinier qui, non seulement acceptait les patients, mais était avec eux comme un confrère. Notons qu'il y avait une adhésion à ce projet de soin de la part de l'administration et en particulier du directeur de l'hôpital.

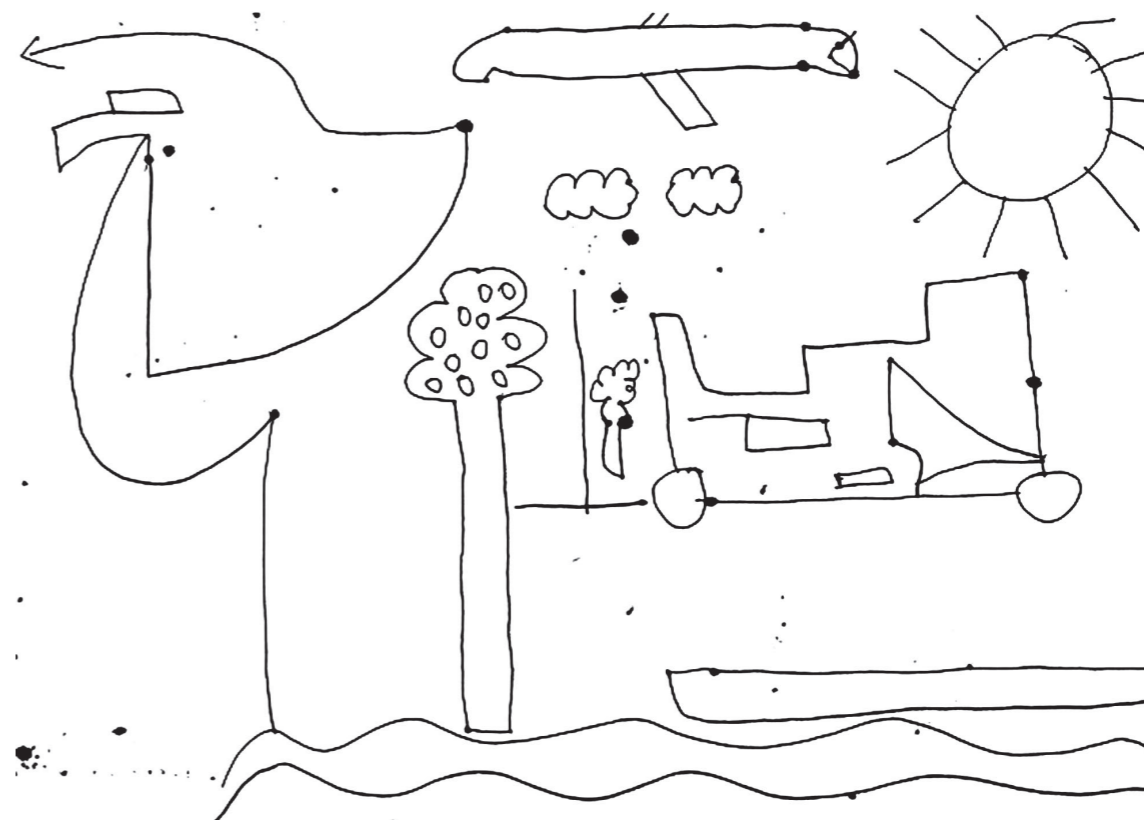
L'originalité de ce service de 110 lits résidait dans la conjonction des deux diplômes, infirmier d'Etat et infirmier psychiatrique, parmi les soignants garants. Beaucoup de ces infirmiers avaient travaillé dans un premier temps au centre hospitalier régional et connaissaient bien les patients. Ils connaissaient l'histoire personnelle de chacun, leur parcours, les passages en différents lieux des dispositifs de l'hôpital, y compris les « cachots » où il n'était pas rare à l'époque d'enfermer ceux qui avaient tenté de « s'évader ».

Signalons l'histoire de Berthe. Dans les années 1950, Berthe s'« évada » douze fois de l'hôpital psychiatrique depuis son H.O. (mesure d'hospitalisation d'office, selon la loi de 1838 alors en vigueur). Elle

se fit embaucher comme infirmière dans une clinique un peu éloignée, sans éveiller la suspicion de qui-conque. La supercherie d'identité ayant finalement été découverte par les autorités administratives, elle fut ramenée *manu militari* par les gendarmes. Berthe était gentille : elle piquait certes les clefs, mais disait ensuite assez volontiers où elle les avait cachées, c'est-à-dire dans l'ourlet des rideaux des bureaux – du moins réservait-elle le secret de ses cachettes aux soignants qu'elle disait apprécier.

À l'aune de ces prises en charge qui faisaient droit à la singularité de chaque patient, les deux praticiens avançaient dans leur revendication d'une psychiatrie ouverte. Il fut notamment décidé, en 1982, de rénover le regard porté sur chacun de ces patients dits chroniques, y compris dans la part d'habitude qui contribuait à maintenir des traitements neuroleptiques inamovibles. Ils étaient jeunes et furent radicaux : suppression de tous les traitements médicamenteux. Ils s'engagèrent dans le même mouvement à suivre au jour le jour, samedi, dimanche et jours fériés compris, les effets de ce bouleversement des habitudes thérapeutiques. L'ensemble du personnel était inclus dans ce travail institutionnel particulier, et chacun, quelle que soit sa fonction, se montrait plus que jamais vigilant et attentif vis-à-vis de chaque patient. A la même époque, les locaux furent rénovés, et les dortoirs abandonnés au profit de chambres de un à trois lits.

Voilà les événements qui en découlèrent : dans les premiers jours, et même les premières semaines, aucun catastrophe ! Aucune rupture notable dans les liens établis entre soignants et patients, aucun signe visible de rechute ou d'aggravation de leur état clinique. En revanche se développait une sorte d'état de grâce, de légèreté dans les liens. Certains patients commençaient à reparler, à sourire, certains



Laurant Belon joel



se déplaçaient mieux. Après quelques jours d'arrêt de traitement, un qu'on avait traité d'autiste s'est mis à parler ! On ne l'avait jamais entendu jusqu'alors, quelque chose qui était fermé s'était ouvert !

A deux/trois mois arrivèrent aussi les effets plus difficiles à contenir par le personnel soignant. Par exemple, l'appel du surveillant-chef à l'un des deux médecins : « Docteur, venez vite, Arthur se jette sur les voitures ». Le médecin enfourche sa motocyclette et se rend au carrefour indiqué. Arthur était fier de ses actes « Docteur, je me suis battu comme un lion ! ». Il avait sauté sur les voitures dans un état de grande excitation teintée d'euphorie – d'une manière telle qu'il n'avait néanmoins causé aucun accident. Le souci clinique imposait, pour Arthur et quelques autres de réintroduire un traitement adapté.

Soulignons que les patients avaient été consultés sur ce projet clinique peu ordinaire, et avaient accepté avec grand sérieux, après discussions approfondies. Dix d'entre eux, sur les cent dix résidents, avaient refusé : pour ceux-là, bien sûr, le traitement avait été poursuivi.

Sur ceux qui avaient accepté : pour vingt d'entre-eux, il fut besoin de restaurer un traitement à partir de deux/trois mois. Pour trente d'entre-eux, à partir de six mois. Pour dix d'entre-eux, à un an . Et pour quarante d'entre-eux, plus aucun besoin de traitement. C'était assez saisissant !

La vie des patients au quotidien semblait plus facile, il y avait moins d'indifférence entre les uns et les autres. Ce qu'on appelait atelier d'animation ou ergothérapie prenait un sens et avait une efficacité plus grande. L'attachement des patients aux tâches proposées était sans commune mesure avec ce qui existait auparavant.

Certains s'employèrent à retrouver leurs familles, perdues de vue depuis des années. Une femme catatonique, qui pouvait tenir toute une journée en équilibre sur une demie-marche d'escalier, s'est mise à évoquer une sœur à Toulouse. On chercha, on trouva effectivement trace de sa sœur, que la patiente partit visiter seule en train !

Des fêtes plus animées eurent lieu à la fin d'année, soignants et soignés étaient attentifs, concernés et joyeux. Non seulement les patients apparaissaient libérés de quelque chose, mais les soignants avec eux s'étaient libérés d'un certain dogme thérapeutique – ce qui n'interrompait pas les soins, mais les renouvelait !

Au point que les médecins se demandèrent s'il était possible de publier les résultats de cette expérience. Ils se mirent à la tâche d'écrire un article – partagés entre le désir de discuter leur expérience et leur enthousiasme avec d'autres psychiatres, et la crainte d'être désavoués par les autorités de tutelle.

Là-dessus, l'époque change ! L'administration de l'hôpital, jusque-là soutenant pour les soins, vira au respect des protocoles et des normes, et dénonça l'aspect archaïque et artisanal des activités centrées sur la ferme... On connaît les conséquences, observables sur le territoire national ; virage normatif qui rend caduc non seulement cette expérience ponctuelle, mais la logique relationnelle dans laquelle elle s'inscrivait.

Un psychiatre de la région Pyrénées



DE QUELLE « FOLIE » LA FINANCE EST-ELLE LE VECTEUR ?

— Tu t'intéresses aux Nouveaux Cahiers pour la folie?

— Oui, cela me parle pour mes recherches... On est dans le même bateau.

— Tes recherches en...

— En sociologie de la finance.

— Non!

— Si!

— Tu as perdu la tête. Cela n'a rien à voir.

— Cela a beaucoup à voir, je peux le montrer.

Depuis le déclenchement de la crise financière, les marchés financiers ont suffisamment mauvaise presse pour que les qualifier de « fous » semble assez consensuel. Madame Parisot (présidente du syndicat patronal, le Medef) a dû le dire à un moment donné, pour ne pas parler d'un certain président de la République. Cherche-t-on à savoir plus précisément ce qui est « fou » dans cette affaire, à ne pas en rester à la vague désignation des « marchés », on n'a que l'embarras du choix : l'adjectif pourra qualifier tour à tour des individus (traders, investisseurs, analystes financiers, gérants de fonds...) ou des institutions (les agences de notation, les banques d'affaires voire les banques en général, Goldman Sachs en particulier...). Les choses commencent à se compliquer vraiment dès qu'on cherche à qualifier ou préciser la pathologie que le mot semble désigner : on peut toujours parler d'avidité, d'irrationalité ou de court-termisme, cela ne nous avance guère tant qu'on ne sait pas avec un minimum de précision ce que serait le bon degré de retenue, le degré pertinent de rationalité (et laquelle ?) ou l'horizon temporel adéquat, bref ce que serait un marché financier normal.

Dans le même temps, les professionnels de la

psychiatrie font face depuis quelques années, et de façon de plus en plus aigüe, à l'irruption dans leur pratique d'outils de gestion, de dispositifs d'évaluation et de contrôle qui instrumentent une vision sécuritaire de la psychiatrie ainsi qu'au développement de démarches prétendant fonder le recours à des traitements de type préventif sur la base de raisonnements probabilistes. Ce double mouvement de « procéduralisation » et de recours au probabilisme, dont l'illustration la plus connue a été l'étude de l'Inserm qui, en 2005, prétendait repérer dès la maternelle de futurs déviants ou délinquants « probables » sur la base d'un codage des comportements pour justifier des traitements « préventifs », a-t-il quelque chose à voir avec le développement, depuis une trentaine d'années, d'un capitalisme financiarisé ? La « folie évaluation », qui touche particulièrement depuis quelques années les professionnels du soin, de l'éducation, de la recherche en sciences sociales, de la culture, a-t-elle un rapport avec ce que la finance a de spécifiquement « fou » ?

Nous pensons que oui ; simplement, pour pouvoir le dire, il faut donner quelques éléments des médiations par lesquelles passe ce rapport.

— Et tu t'imagines que je vais être capable de saisir quelque chose à ta théorie de la finance?

— D'abord, ce n'est pas ma théorie!

Pour commencer, il faut dire quelques mots du courant de recherche qui a acquis la plus grande légitimité pour parler de qui est « fou » dans la finance ou plutôt, pour s'en tenir à des termes utilisés par ses tenants, de l'« irrationalité » et des « biais » que l'on peut observer sur les marchés financiers : il s'agit de



la finance comportementale. Principalement américaine et illustrée par des auteurs comme Daniel Kahneman, Richard Thaler ou Robert Shiller, la behavioral finance a commencé à compter dans la réflexion académique sur l'économie à partir de la publication en 1979 par Kahneman et Tversky d'un article exposant une « théorie des perspectives » qui remettait en cause fondamentalement la conception de la rationalité des acteurs la plus généralement admise jusque-là dans le champ de la science économique.

A leur suite, des économistes commencèrent à soutenir que la psychologie des investisseurs influait fortement sur la façon dont évoluaient les prix des titres échangés sur les marchés financiers.

— *Voici donc la théorie?*

— *Il s'agit d'une théorie.*

Dans un des premiers textes exposant cette idée, en 1984, Robert Shiller évoquait l'objection que lui faisaient les tenants de la théorie financière : l'évolution des cours, disaient-ils, est quasiment imprévisible, et il en découle que les cours, à tout moment, disent la vérité de la valeur des titres.

— *Nous y voilà, il y a donc deux théories qui s'affrontent.*

Je résume: cette idée, que les cours disent la vérité de la valeur des titres, est au cœur de ce qu'on appelle la théorie de l'efficience, et ne laisse effectivement en principe aucun espace à la psychologie des acteurs. Elle n'a rien à voir non plus, a priori en tout cas, avec la conception qui est au cœur de la théorie économique : celle d'une détermination des prix par l'atteinte d'un équilibre entre une offre et une demande qui sont fonction de l'utilité et de la rareté des biens qui sont échangés.

— *Nous en arrivons à trois théories. Est-ce que tu n'essaierais pas de m'embrouiller, à expliquer chaque théorie par une autre ?*

— *Je ne cherche à embrouiller personne !*

On m'a rapporté qu'en psychiatrie, ou en psychanalyse, chaque théorie se prévalait d'une autre et plus ancienne théorie qu'elle abandonnait..

Mais peut-être m'a-t-on mal renseigné. Quoiqu'il en soit, revenons aux théories de la finance.

La théorie financière s'est développée à partir des années 60 en se constituant en discipline distincte de la science économique. Sur les marchés financiers, où les biens n'ont pas d'utilité intrinsèque et où la notion de rareté n'a pas de sens, c'est un autre raisonnement qui a prévalu : faute de pouvoir relier l'évolution des cours à un ou des facteurs déterminants, on a étudié les caractéristiques des séries de changements de cours pour voir si une loi de probabilité pouvait en rendre compte de façon suffisamment fiable. La théorie financière s'est entièrement appuyée sur ce type de raisonnement probabiliste, qui a fondé un ensemble de modélisations du risque de plus en plus sophistiquées, en même temps que la puissance de calcul des ordinateurs croissait. C'est dans ce cadre que les tenants de cette théorie ont soutenu que c'est « le marché » qui « a raison » précisément parce qu'il est imprévisible ; cette imprévisibilité est en effet comprise comme résultant du fait que toute information nouvelle, et de ce fait imprévisible par définition, est prise en compte instantanément. Elle est comprise non comme signe d'irrationalité mais comme signe de la rationalité supérieure du « marché » face à n'importe quel acteur pris isolément.

— *Voilà qui me fait penser à cet espèce de dieu laïc, je veux dire aux vieilles croyances à l'inconscient collectif.*

— *Je te laisse la responsabilité de l'hypothèse.*

Dans l'article déjà évoqué, Shiller répondait à cela que la conformité de l'évolution des cours à un modèle de risque, générant une forme de série aléatoire, était parfaitement compatible avec une certaine irrationalité des investisseurs. Ce constat lui paraissait

démontrer que déduire de l'imprévisibilité des cours le fait que les cours disent la vérité de la valeur, était, selon ses termes, une « remarquable erreur ». La structure du raisonnement de Shiller fait ici ressortir son hypothèse implicite : quand les investisseurs sont rationnels, les prix disent la vérité de la valeur, « les marchés ont raison ». S'ils dévient manifestement de cette vérité, la raison est donc à rechercher du côté de la psychologie des investisseurs. Bref, si les marchés sont « fous », c'est parce que des individus, d'une façon ou d'une autre, le sont. D'où, par la suite, la visée « thérapeutique » de la finance comportementale, qui vise à « corriger » le comportement des investisseurs en leur faisant prendre conscience de leurs « biais ».

— *Comportementalisme caractérisé !*

Comme si c'était la seule alternative à l'adoration aveugle du marché, je veux dire d'un inconscient collectif.

— *Chut ! Ne t'emballe pas sur des mots.*

D'ailleurs, cela va plus loin. L'imputation de la « folie » des marchés à des traits strictement individuels s'est retrouvée formulée d'une autre façon depuis une dizaine d'années avec le développement de la neuroéconomie, qui met l'accent sur une causalité plus directement physiologique ; les recherches liant taux de testostérone des traders et sous-performance boursière s'inscrivent dans la même veine.

— *Et bien, en psychiatrie aussi !*

Depuis une dizaine d'années fleurissent les imputations de causalités directement organiques, génétiques ou physiologiques...

Comme quoi...

Contrairement à certaines apparences, il y a un point commun important entre les « comportementalistes » ou « neuroéconomistes » de la finance et les tenants de la théorie financière plus classique. Ce point commun n'est pas dans les hypothèses mais dans les méthodes : c'est l'individualisme méthodologique.

Du côté de la théorie financière, cette méthode est inscrite dans l'approche probabiliste, qui requiert que l'on pose un individu face auquel se présentent des états de nature auxquels il est extérieur ; le chercheur s'identifie en somme à cet individu qui cherche à rendre raison à l'aide d'un modèle d'un marché traité comme un phénomène naturel. Du côté de la finance comportementale, la base même du raisonnement est l'imputation de l'évolution des cours à des caractéristiques individuelles ; de plus, après quelques tentatives d'innovation méthodologique dans les années 80, ce courant de recherche s'est globalement aligné dans ses méthodes de test sur la pratique de la théorie dominante, en adoptant notamment les tests de rendements anormaux qui consistent à vérifier si la série des changements de cours se conforme ou non à un modèle de risque. Dans les faits, par la suite, la seule différence entre finance « orthodoxe » et finance « comportementale », en termes de méthode, était que, face à une discordance entre données et modèles, la première tendait à raffiner et modifier les modèles jusqu'à ce qu'ils rendent compte « suffisamment » des données, alors que la seconde donnait à la discordance une interprétation psychologique.

— *L'individualisme méthodologique*

ne te satisfait pas ! Moi non plus, je dois dire.

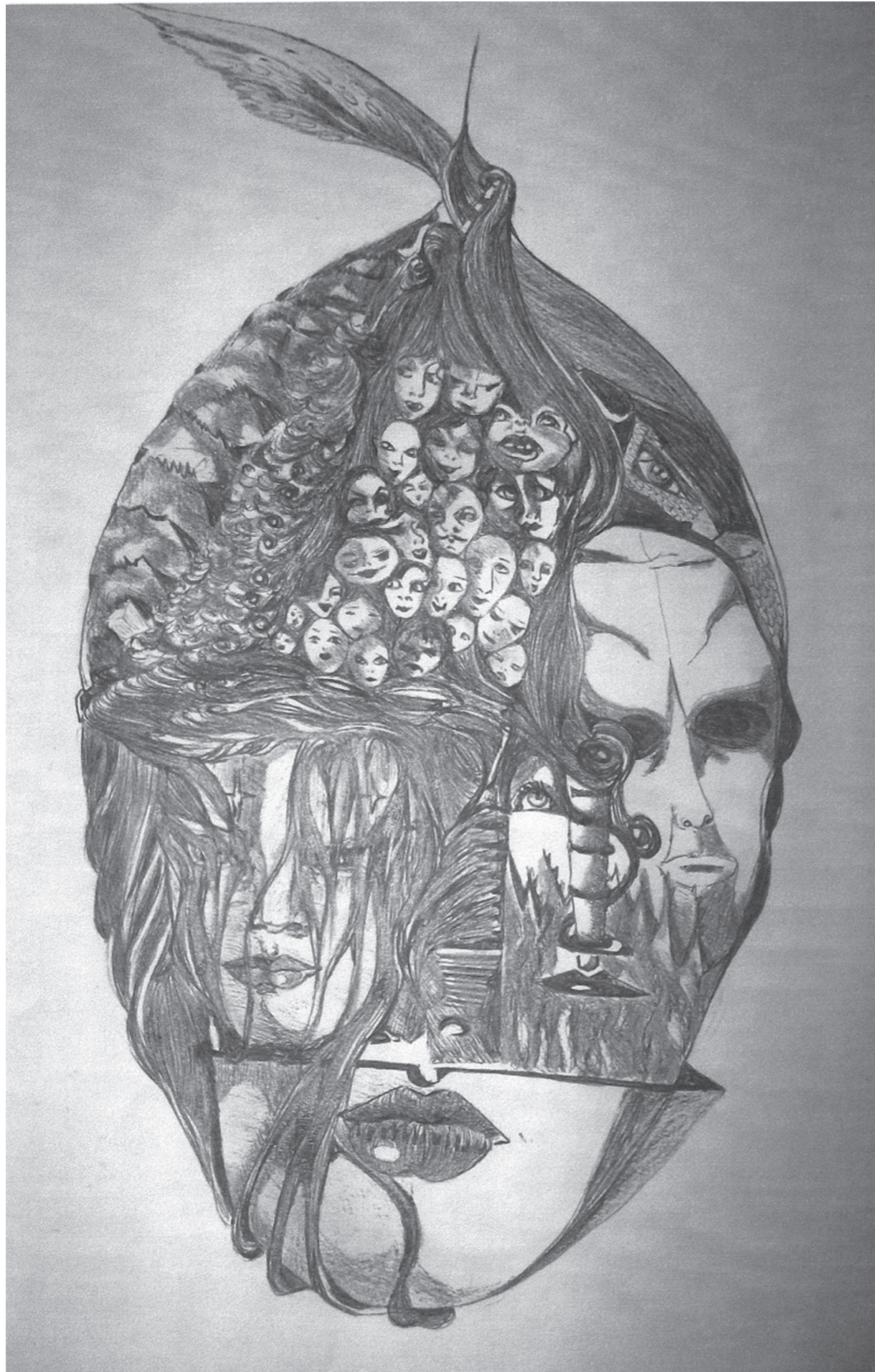
Cet alignement sur une méthode basée sur une approche probabiliste a signifié aussi l'abandon de fait de toute démarche réellement explicative de l'évolution des cours. Or il existe bien, depuis Keynes, des tentatives de cet ordre.

— *Je sens que Keynes va nous aider.*

C'est en effet Keynes qui, dans la réflexion sur les marchés financiers, a mis les échangistes dans l'échange.

— *Alors tu vois: c'est une affaire sexuelle !*

— *Très drôle !*



— *Mais oui. Cette sombre affaire sexuelle
autour de laquelle tourne l'inconscient de chacun...*
— *Il faudrait demander à Keynes.*

Il ne traite pas les changements de cours comme des données extérieures à modéliser mais comme des informations sur les préférences des autres acteurs qui influencent et modifient les préférences et les décisions d'investissement de chaque acteur. Le comportement des intervenants n'est ni rationnel ni irrationnel : il n'est pas imputable à leur psychologie individuelle mais aux caractéristiques particulières du mode d'interdépendance dans lequel ils sont pris et dont ils dépendent. Si rationalité ou irrationalité il y a, elle n'est pas celle des individus mais celle de ce mode d'interdépendance qui détermine leur comportement. Les théorisations ultérieures en termes d'intersubjectivité (Aglietta, Orléan), de réflexivité (Soros), de rétroaction (Jorion) ont toutes tourné autour de cette idée.

— *Est-ce qu'on ne pourrait pas souffler
un peu ? Nous en sommes à la quatrième théorie,
si je compte bien.*
— *Ce serait plutôt le moment de mettre la vapeur !*
— *Tu veux dire le moment « d'échanger
avec les échangistes » ?*
— *Si tu y tiens. Moi je dirais plutôt :
de poser les bonnes questions.*

Qu'y a-t-il donc d'irrationnel, de « fou », dans ce mode d'interdépendance, c'est-à-dire dans le fonctionnement des marchés financiers, indépendamment de la psychologie des acteurs ?

— *C'est-à-dire que renvoyer à la psychologie
des acteurs, ça rassure à bon compte ?
Tout comme de faire porter à la psychose
de quelques-uns tous les dangers,
tous les courants de folie, d'une société ?*

Exactement. Pour le comprendre, il faut repartir de ce qui est, aux yeux des observateurs extérieurs, le plus manifestement « fou » dans la finance : les crises financières. Ces « krachs » succèdent le plus souvent à des « bulles », et les deux termes désignent une réalité du même ordre : une évolution des prix des actifs financiers si forte et si soudaine qu'on ne parvient à la relier à aucun facteur explicatif extérieur. Ces situations, qui manifestent donc de façon frappante une dynamique propre des marchés financiers, font simplement apparaître au grand jour un fonctionnement qui est en fait toujours présent, même dans les périodes plus « normales ». Les actifs financiers, actions comme obligations, n'ont, on l'a déjà dit, pas d'utilité intrinsèque. Ce sont des promesses de revenus futurs incertains (dividendes et gains en capital d'un côté, remboursements de dettes de l'autre). Les biens et services consommables, eux, ont une utilité intrinsèque qui est une donnée finie ; la notion de rareté, le plus souvent au moins, a un sens dans leur cas. Cette double finitude fait qu'il existe des forces de rappel sur les marchés de ces biens, forces qui n'existent pas sur les marchés financiers en raison des caractéristiques mêmes des biens qui y sont échangés.

— *Cela s'emballe à la façon d'un délire ?*

Peut-être. Ici tout repose sur des anticipations sur un avenir qui est par définition inconnu et incertain. Les marchés financiers sont donc autoréférentiels : ce qui détermine l'évolution des prix, ce ne sont pas des facteurs extérieurs (utilité des biens telle qu'elle appréciée par des acteurs dotés de préférences, facteurs limitant l'offre et la demande de ces biens), ce sont des anticipations sur cette évolution même. Dans ces conditions, les acteurs qui achètent et vendent sur ces marchés sont conduits, surtout si cette activité est leur profession, à rationaliser ce qui, intrinsèquement, ne l'est pas, à faire comme si les lois de probabilité décrivant (à peu près) les séries passées de changements de cours décrivaient adéquatement les séries futures.

— *Leur maladie est donc de faire comme s'ils n'entretenaient aucun rapport avec cette folie qui les nourrit ?*

De fait, le caractère intrinsèquement spéculatif des marchés financiers, qui leur est généralement attribué par le sens commun, est nié souvent par les professionnels impliqués et de façon très systématique par la grande majorité des spécialistes académiques de la finance.

— *Le sens commun, c'est nous ?*

— *Eh oui.*

Les investisseurs ne spéculent pas, disent les spécialistes, ils gèrent le risque. Plus ou moins bien, certes, mais c'est ce qu'ils font. Or, ici, c'est le sens commun qui a raison contre la raison savante dominante ; la raison en est que les modélisations du risque qui sont effectivement utilisées par les professionnels de la finance pour prendre leurs décisions ne décrivent pas des marchés qui leur seraient extérieurs : elles constituent et font vivre ces marchés. C'est ce caractère constitutif que l'on ne voit pas si l'on reste dans un cadre intellectuel basé sur l'approche probabiliste. Sans entrer dans les détails techniques, la gestion indicielle, qui est considérée comme le contraire absolu de la spéculation, de l'approche « directionnelle », puisqu'elle consiste simplement à « répliquer » un indice représentatif du marché, suit en réalité une direction, une tendance, celle du marché dans son ensemble, qu'elle vient simplement renforcer de par son mode de fonctionnement. Répliquer le marché, c'est en un sens limiter les risques, mais c'est aussi concrètement renforcer la tendance dominante. Dans la finance, la gestion du risque ne s'oppose pas à la spéculation, elle n'en est qu'une rationalisation.

Derrière la sophistication des outils et des modèles, l'autoréférentialité est toujours là parce qu'elle découle de la nature même des biens qui sont échangés. L'évolution des cours de ces titres ne découle donc d'aucun facteur identifiable et stable, puisqu'il est im-

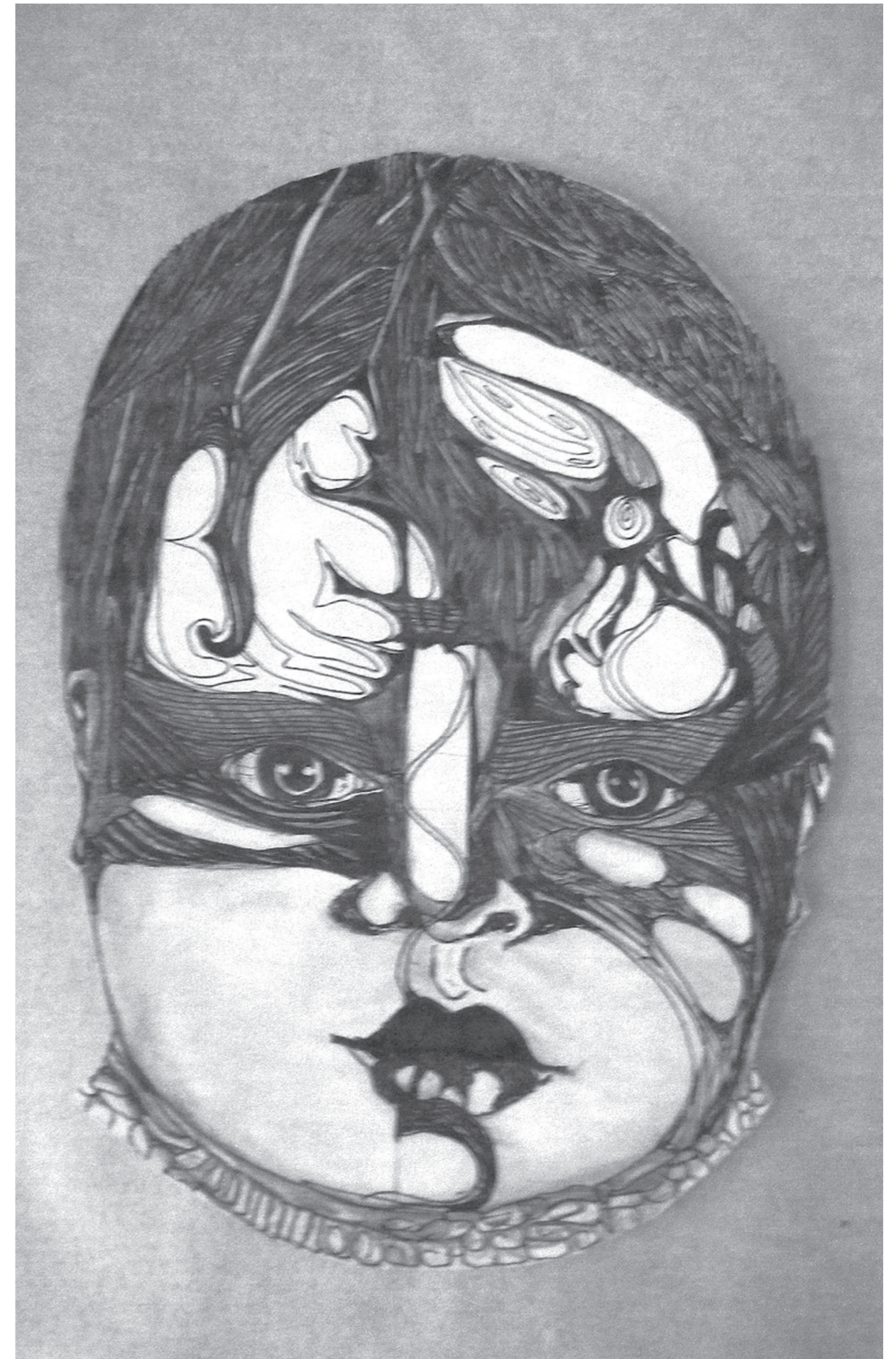
possible de savoir à l'avance quelle information sera prise en compte ni surtout comment elle sera interprétée demain dans les anticipations qui déterminent cette évolution.

— *Soumission aux forces obscures, aux dieux inconnus, aux rois terribles...*

— *Tu ne crois pas si bien dire.*

Cette incertitude fondamentale qui affecte la façon dont des acteurs sont interreliés et mis en concurrence rappelle celle qui caractérisait la société de cour telle que la décrivait Norbert Elias : la compétition entre les hommes de cour ne peut reposer ni sur l'argent ni sur une compétence professionnelle, elle ne repose que sur la capacité à attirer une faveur royale par nature arbitraire. Elias a montré que tout repose dès lors sur ce que l'on donne à voir aux autres : c'est cette situation, ce mode d'interdépendance, qui explique le développement d'une formalisation de plus en plus poussée des relations interpersonnelles qui se manifeste notamment dans l'étiquette de cour. Le fait est que, sur les marchés financiers, c'est parce que le rendement des actifs, équivalent de la faveur du roi, ne peut être imputé à aucun facteur stable et identifiable, que se développe un formalisme extrêmement poussé de ce que l'on donne à voir. C'est quand on ne peut s'appuyer sur la substance que prolifère la procédure : reportings, évaluations chiffrées et rigides, modèles etc.

Cet arbitraire se voit avant tout dans les formes d'évaluation des acteurs. Il est intéressant à cet égard d'observer comment s'opère concrètement la relation entre la Bourse et les institutions dont elle produit directement la valorisation, à savoir les sociétés cotées. Il y a bien là jugement, évaluation, mais sur quels critères ? On pourrait penser naïvement que c'est le profit, et que ces sociétés sont jugées là-dessus. Un premier niveau de problème, que peuvent soulever les comptables, est qu'il existe différentes façons de le mesurer et aussi diverses possibilités de le manipuler. Mais, lorsqu'on interroge les responsables chargés



dans ces sociétés des « relations investisseurs », donc de la communication avec les acteurs qui achètent et vendent des titres de la société et font donc évoluer son cours, on voit qu'il y a un problème plus profond et plus décisif : les critères d'évaluation sont fondamentalement indéterminés. Les indicateurs et mesures pris comme référence par les acteurs du marché ont évolué, évoluent et peuvent toujours changer, en raison même de l'autoréférentialité fondamentale des marchés financiers qui fait qu'à la limite n'importe quoi peut servir de critère. Les sociétés cotées sont donc soumises en permanence à une épreuve dont les critères ne sont ni stables ni connus à l'avance. Cette évaluation n'a pas de sens possible, et c'est ce qui fait qu'elle ne peut qu'inciter à la production d'un formalisme vide de sens, seule façon de ne pas être confronté directement au chaos dans ces conditions. Pour les sociétés cotées, cela veut dire qu'il faut à tout prix donner à voir des chiffres, et pas n'importe lesquels : ceux qui sont attendus par « le marché ». Donner à voir des chiffres, parce qu'on croit toujours qu'ils laissent moins de place à l'interprétation que des discours, et qu'il s'agit de tenter de se raccrocher à quelque chose ; mais ensuite peu importe que ces chiffres aient un sens, signifient effectivement quelque chose, la seule chose qui importe est qu'ils soient ceux qui sont attendus. Et les responsables des « relations investisseurs » déploient constamment des efforts (et, bien souvent, paient des consultants...) pour arriver à savoir ou au moins à deviner ce que veulent et ce que vont vouloir les « investisseurs », ceux qui prennent effectivement des décisions sur le marché, pour aussi mesurer leur influence relative etc. On peut là aussi rappeler le parallèle avec la société de cour : chaque homme de cour doit sans cesse guetter les moindres signes de faveur ou de défaveur qu'il peut observer, car il n'est vraiment sûr de rien dans ce domaine.

— *Et où cela nous emmène-t-il ?*

— *A préciser de quelle folie on parle, tiens !*

Et donc à savoir où l'on peut agir.

Résumons: la « folie » de la finance n'est pas dans la psyché des acteurs, encore moins dans leurs connexions neuronales ou leurs testicules, elle est dans le fait même de valoriser sur un marché des biens qui ne sont pas faits pour cela. Les conséquences sont à la mesure de l'importance que l'on donne aux marchés financiers dans la marche de l'économie et de la société en général : limitées quand ils sont restreints et ne jouent qu'un rôle second dans le financement des entreprises et des Etats, démesurées quand ils sont au cœur de tout. Une issue possible serait la déconnexion des deux fonctions que remplissent simultanément les marchés financiers, en leur laissant la fonction de financement et en leur enlevant la fonction de valorisation pour la confier à un mode d'expertise aussi public et démocratique que possible. Un marché financier normal, en somme, ferait simplement se rencontrer offres et demandes de financement sans fixer les prix des titres représentant ce financement, ces prix étant fixés périodiquement par une instance extérieure aux échangistes et au marché qu'ils forment.

En attendant, nous vivons encore dans la forme singulière de capitalisme qui a été instituée il y a une trentaine d'années : un capitalisme financiarisé, dans lequel tous les acteurs collectifs sont soumis directement ou indirectement au mode de valorisation qui est celui des marchés financiers, et donc à un pouvoir arbitraire. Il ne faut donc pas s'étonner si ces décennies ont vu se répandre de proche en proche, progressivement, depuis le cœur (la finance de marché) jusqu'aux périphéries les plus lointaines (les fonctions les moins « économiques » de la fonction publique comme la psychiatrie, l'éducation etc.) des modes de contrôle typiques de cette forme de pouvoir que sont la « procéduralisation » vide de sens et le recours au probabilisme. Il a fallu beaucoup de temps pour cela, et le petit monde de la psychiatrie voit arriver maintenant chez lui des phénomènes déjà présents ailleurs et depuis longtemps.

— *C'est ce que tu voulais montrer ?*

— *Oui.*

Les évaluations déployées par le new public management ne sont pas certes, dénuées de critères à peu près stables ou identifiables. Mais il faut tout de même remarquer que l'interrogation sur le sens de ces critères est d'emblée totalement fermée par l'insistance même qui est mise sur la production formalisée de résultats chiffrés ; l'arbitraire qui, dans la valorisation boursière, est inscrite dans le fonctionnement même du marché, se retrouve en fait ici dans l'effort qui est fait pour rendre impossible la mise en question des critères, dont l'autorité se trouve dès lors seule juge, seule productrice et apte, dès lors, à les changer à sa guise. Michael Power, remarquable spécialiste britannique de l'audit et de la gestion du risque, a clairement montré comment ce mode de gestion est directement issu des pratiques de l'audit financier et de son insistance sur le respect des procédures de production de chiffres conformément à une norme inquestion-

née, et aussi que le développement extraordinaire de la gestion du risque depuis les années 90 s'est opéré sous la forme d'un passage de l'« analyse du risque » à la « gouvernance du risque », c'est-à-dire de l'étude substantielle des facteurs qui peuvent effectivement produire du risque, des accidents, etc., au développement de procédures visant à faire voir au travers d'indicateurs chiffrés que l'on gère le risque. Où l'on retrouve le cœur de la fameuse « culture du résultat » : peu importe de produire effectivement quelque chose, l'important est de montrer les chiffres que l'on vous demande de montrer.

— *Concrètement, on rencontre cela dans les services de psychiatrie du matin au soir. Cette folie exclusive qui nie, et tue, jusqu'aux voix plurielles des folies qu'elle prétend comptabiliser...*

— *Mieux vaut savoir d'où proviennent ses adversaires, non ?*

Jacques-Olivier Charron, docteur en sciences de gestion, chercheur associé à l'IRISSO, Université Paris-Dauphine

MAIL DE LA RÉUNION



Ici il y a la nature, les arbres, les animaux –
il y a la télé, les voyages en bus –
les gens se rencontrent, il y a des enfants –
l'eau les rivières et les parfums de vallée –
je me rappelle des voyages où je faisais des découvertes
il y a des maladies sanguines
ici il y a beaucoup de maladies de différents symptômes –
il y a la piqûre et les comprimés
les médecins ils gèrent la science
il y a des gens qui font des crises et qui meurent

Angélique Viramodely

BULLETIN D'ABONNEMENT

OFFRE D'ABONNEMENT pour 3 NUMEROS : 20 euros (frais de port inclus)
ou abonnement de soutien: 30 euros et plus

Prénom :

Nom :

Adresse postale :

.....
E mail :

Tel :

Chèque à établir à l'ordre de Champ Social Editions

A adresser à : Champ Social Editions
34 bis rue Clérisseau
30000 Nîmes

.....

Les #0, #1, #2 et #3 des *Nouveaux Cahiers pour la Folie*
sont téléchargeables gratuitement en ligne à ces deux adresses:
<http://www.collectifpsychiatrie.fr>
<http://blogs.mediapart.fr/edition/contes-de-la-folie-ordinaire>

On les trouve en version papier dans les librairies parisiennes suivantes: Lispy, Tschann, Halle Saint Pierre,
les Cahiers de Colette, Texture, librairie du Parc de La Villette.

On peut aussi les commander sur le site des Editions Champ social en version papier et/ou numérique:
www.champsocial.com/catalogue-nouveaux_cahiers_pour_la_folie,35.html.

ISBN : 978 2 3537 1236 6

Nous remercions toutes celles et tous ceux qui nous ont envoyé
des textes et que nous n'avons pu remercier directement.
En vue du prochain numéro, merci d'envoyer vos remarques, contributions,
textes, dessins, photos, et même un simple mail... à l'adresse:

Cahiers.folie@yahoo.fr

